



**HAL**  
open science

**En échange d'une vie : histoire d' *ντιψυχον***  
Nathalie Rousseau

► **To cite this version:**

Nathalie Rousseau. En échange d'une vie : histoire d' *ντιψυχον*. Revue des Études Grecques, 2015, 128 (1), pp.127-170. 10.3406/reg.2015.8366 . hal-03952350

**HAL Id: hal-03952350**

**<https://hal.science/hal-03952350>**

Submitted on 23 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nathalie ROUSSEAU

« EN ÉCHANGE D'UNE VIE » :  
HISTOIRE D'ἀντίψυχον\*

---

RÉSUMÉ. – La forme ἀντίψυχον, traditionnellement traduite par « rançon », est l'un des termes-clés du texte des *4Maccabées*, qui présente le sacrifice de la vie du martyr comme une « expiation », une « réparation » de péchés antérieurs, mais aussi une mort « à la place » du peuple pécheur. L'étude des contextes précis dans lesquels apparaissent les très rares occurrences de la littérature profane (dans une épigramme milésienne du II<sup>e</sup> s. A.C. jusque-là méconnue, et chez Lucien et Dion Cassius) met en évidence un emploi très particulier d'une forme adjectivale ἀντίψυχος, au sein de tournures syntaxiques poétiques qui la placent en équivalence avec le syntagme ἀντί ψυχῆς, bien attesté depuis l'époque classique. L'auteur des *4Maccabées*, tout en s'inscrivant dans cette tradition littéraire, innove en employant aussi ἀντίψυχον comme un substantif neutre, et dans un autre contexte syntaxique. C'est à la lumière de ces éléments que l'on peut examiner la question très débattue du lien entre le texte des *4Maccabées* et celui des *Lettres* d'Ignace d'Antioche, qui présentent quatre occurrences d'ἀντίψυχον. En définitive, au-delà de ces différences, il s'agit toujours, pour ἀντίψυχος/ἀντίψυχον comme pour ἀντί ψυχῆς, de l'échange de la vie d'un être humain contre celle d'un autre, ce qui engage à préférer la traduction de « substitut ».

ABSTRACT. – The word ἀντίψυχον, usually translated as “ransom”, is one of the keywords of the *4Maccabees* text. It presents the sacrifice of the martyr's life as an “atonement” of previous sins, but also as a death “in the place of” the sinful people. By studying the specific contexts in which this very rare word occurs in the profane literature (in an until now unnoticed Milesian epigram of

---

\* Ce texte constitue la version élargie d'une communication prononcée au colloque international « La mémoire des persécutions : autour des livres des *Maccabées* », organisé par l'Université Paris-Sorbonne et le CNRS (UMR 8167 Orient et Méditerranée) à Paris, les 22 et 23 mai 2012.

the 2<sup>nd</sup> century B.C., and in Lucian and Cassius Dio), this paper highlights a very particular use of an adjectival form ἀντίψυχος, in poetic turns of phrases, in which this form works as an equivalent of ἀντί ψυχῆς, a well-attested prepositional phrase since the classical period. The author of *4Maccabees*, while joining this literary tradition, also innovates by using ἀντίψυχον as a neutral noun, and in another syntactical context. In the light of these elements, it is possible to consider the much debated question of the link between the texts of *4Maccabees* and the *Letters* of Ignatius of Antioch, in which ἀντίψυχον occurs four times. Ultimately, beyond these differences, ἀντίψυχος/ἀντίψυχον as well as ἀντί ψυχῆς are always used in the context of an exchange of the life of a human being for another one, so that the translation “substitute” appears more accurate.

On trouve à deux reprises, dans le texte du quatrième livre des *Macca-bées*, la forme ἀντίψυχον, en référence à la « rançon », selon la traduction la plus usuelle du terme<sup>1</sup>, que constitue le sacrifice de la vie du martyr.

Elle apparaît tout d’abord dans les derniers mots de la prière que fait Éléazar au moment de son supplice :

Ἰλεως γενοῦ τῷ ἔθνει σου ἀρκεσθεις τῇ ἡμετέρα ὑπὲρ αὐτῶν δίκη. Καθάρισον αὐτῶν ποίησον τὸ ἐμὸν αἷμα καὶ ἀντίψυχον αὐτῶν λαβὲ τὴν ἐμὴν ψυχὴν.

« Sois miséricordieux envers ton peuple et sois satisfait de notre châtement pour lui. Fais que mon sang le purifie et reçois mon âme comme rançon de son âme » (4M 6, 28-29, trad. *T.O.B.*, 11<sup>e</sup> éd., Paris, 2010)<sup>2</sup>.

On la retrouve, plus loin, dans la réflexion de l’auteur qui suit le récit de la mort de la mère :

Καὶ οὗτοι οὖν ἁγιασθέντες διὰ θεὸν τετίμηνται, οὐ μόνον ταύτη τῇ τιμῇ, ἀλλὰ καὶ τῷ δι’ αὐτοὺς τὸ ἔθνος ἡμῶν τοὺς πολεμίους μὴ ἐπικρατῆσαι καὶ τὸν τύραννον τιμωρηθῆναι καὶ τὴν πατρίδα καθαρισθῆναι, ὥσπερ ἀντίψυχον γεγονότας τῆς τοῦ ἔθνους ἀμαρτίας. Καὶ διὰ τοῦ αἵματος τῶν εὐσεβῶν ἐκείνων καὶ τοῦ ἰλαστηρίου τοῦ θανάτου αὐτῶν ἡ θεία πρόνοια τὸν Ἰσραὴλ προκακωθέντα διέσωσεν.

<sup>1</sup> La divergence des différentes traductions qui ont été proposées, dont nous donnons un aperçu dans les deux notes qui suivent, constitue déjà en soi une illustration des difficultés posées par ἀντίψυχον (les traductions apparaissant dans cette étude sans le nom du traducteur sont personnelles).

<sup>2</sup> « Reçois mon âme comme rançon de leurs âmes » (trad. A. Dupont-Sommer, Paris, 1939) ; « take my life in exchange for theirs » (trad. S. Westerholm dans A. Pietersma et B.G. Wright (dir.), *A New English Translation of the Septuagint, and the Other Greek Translations Traditionally Included under That Title*, New-York - Oxford, 2007) ; « als Ersatz für ihr Leben nimm mein Leben » (trad. W. Kraus, M. Karrer et al., *Septuaginta Deutsch. Das griechische Alte Testament in deutscher Übersetzung*, 2<sup>e</sup> éd., 2010, Stuttgart). Une variante ἀντί ψυχῶν αὐτῶν (N. al.) est signalée par O.F. Fritzsche (Leipzig, 1871) mais non par les éditions de H.B. Swete (Cambridge, 1899) ou A. Rahlfs (Stuttgart, 1935), car elle n’a pas l’autorité des meilleurs manuscrits.

« Ceux-ci donc, sanctifiés avec l'aide de Dieu, sont honorés non seulement par cette récompense, mais encore parce que, grâce à eux, les ennemis ne l'ont pas emporté sur notre peuple ; le tyran a été châtié, la patrie a été purifiée, leur vie servant de rançon pour le péché de notre peuple. Par le sang de ces hommes pleins de piété et par le sacrifice expiatoire de leur mort, la providence divine a sauvé Israël des maux qui l'avaient frappé » (4M 17, 20-22, trad. *ibid.*)<sup>3</sup>.

Il s'agit d'un terme crucial dans *4Maccabées*, qui fait partie des termes-clés présentant le sacrifice de la vie du martyr<sup>4</sup> comme une « expiation », une « réparation » de péchés antérieurs (angl. *atonement*, all. *Sühne*), mais aussi une « mort à la place d'autrui » (angl. *vicarious death*, all. *stellvertretender Tod*), en l'occurrence pour le peuple pécheur : les commentaires notent bien l'insistance, dans ces passages, sur la notion de purification du « péché du peuple » (ἡ τοῦ ἔθνους ἁμαρτία), par l'emploi<sup>5</sup> de l'adjectif καθάρσιος « purificateur, expiatoire » et des verbes καθαρίζω « purifier » et ἁγιάζω « sanctifier », ainsi que par celui d'ἱλαστηρίου, forme de génitif soit d'un adjectif ἱλαστήριος « propitiatoire », soit d'un substantif neutre ἱλαστήριον « propitiatoire », d'où « sacrifice expiatoire » ou « offrande propitiatoire »<sup>6</sup>.

Il a été vu depuis longtemps que cette *idée* de mort en expiation des péchés d'autrui constitue l'un des traits les plus originaux du quatrième livre des *Maccabées*<sup>7</sup>.

<sup>3</sup> « Leur vie ayant servi pour ainsi dire de rançon pour le péché de notre peuple » (trad. A. Dupont-Sommer) ; « since they became, as it were, a ransom for the sin of the nation » (trad. S. Westerholm) ; « sind sie doch zu einer Art Ersatzleistung für die Sünden des Volkes geworden » (trad. *Septuaginta Deutsch*).

<sup>4</sup> Pour un point récent sur les débats entourant la question de l'origine de la notion de martyr, ainsi que la spécialisation au sens de « martyr » du terme grec μάρτυς « témoin », voir Ziadé 2007, p. 66-70, avec la bibliogr.

<sup>5</sup> Sur le caractère cultuel du vocabulaire présent dans ces passages, et l'association avec αἷμα « sang », voir par ex. O'Hagan 1974, p. 111-119 ; Klauck 1989, p. 670-671 ; van Henten 1997, p. 152-153 et la bibliogr. p. 153 n. 117 ; deSilva 2006, p. 249-250.

<sup>6</sup> Sur ce dernier terme, voir par ex. la mise au point récente de D.A. deSilva 2006, p. 250-252, qui expose les différents arguments en faveur de chaque interprétation, et discute le réexamen du terme proposé par une thèse de D.P. Bailey soutenue en 1999 à l'Université de Cambridge.

<sup>7</sup> Voir la mise au point de R. Ziadé 2007, p. 83-85, avec la bibliogr. p. 84 n. 119. Sur la question de la présence de cette idée dans le deuxième livre des *Maccabées*, voir par ex. van Henten 1997, en particulier p. 140-144, avec la bibliogr. p. 141 n. 62, et la conclusion p. 156-157, sur les différences entre 2M et 4M à ce sujet ; ainsi que la récente mise au point de H.S. Versnel 2005, p. 256-267 et 273-279. Voir aussi van Henten 1997, p. 145-150 et p. 157-159 pour une récapitulation des textes grecs classiques et hellénistiques présentant l'idée d'expiation pour autrui (avec la bibliogr. p. 157 n. 133 et 134, renvoyant notamment aux travaux de H.S. Versnel : voir nos n. 65 et 94), ainsi que p. 160-163 sur les sources possibles du développement de cette idée dans les textes de la tradition juive. Un historique récent et détaillé des différentes opinions sur l'origine de l'idée de « *vicarious* or

Or tout aussi frappant que l'apparition de cette idée est le *terme même* par lequel l'auteur de *4Maccabées* l'exprime : à l'inverse des autres termes-clés qui l'entourent, cités ci-dessus, ἀντίψυχον est un mot inconnu de la langue classique, absent de la Septante<sup>8</sup> comme du Nouveau Testament ou des écrits des Pères apostoliques, qu'on ne retrouve par ailleurs que dans les *Lettres* d'Ignace d'Antioche (à quatre reprises), et qui n'apparaît dans la littérature profane, si l'on se fie au dictionnaire *Liddell-Scott-Jones*, au plus tôt qu'au milieu du II<sup>e</sup> siècle de notre ère (chez Lucien de Samosate, puis chez Dion Cassius).

La singularité de ce terme et son caractère tout à fait crucial ont ainsi donné lieu à des hypothèses très différentes. Aucun des deux textes ne se laissant dater avec précision, et tous deux paraissant, en l'état actuel des connaissances, avoir été écrits dans le premier tiers du II<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>9</sup>, l'emploi d'ἀντίψυχον a pu constituer l'un des arguments avancés par O. Perler, dans une étude publiée en 1949, pour affirmer l'« influence directe » de *4Maccabées* sur les *Lettres* d'Ignace d'Antioche<sup>10</sup>. Cette hypothèse a suscité de nombreuses discussions par la suite ; en particulier, plusieurs travaux ont montré le caractère insuffisant et parfois faux des rapprochements de vocabulaire proposés par O. Perler, la plupart des formulations parallèles reflétant tout aussi bien un emprunt à un fonds commun<sup>11</sup>.

---

*soteriological death* » (dont l'hypothèse la plus récente : voir notre n. 155) est proposé par H.S. Versnel 2005, avec une discussion précise des exemples et arguments avancés pour étayer chaque hypothèse ; mais l'auteur laisse de côté le témoignage de 4M, du fait de sa datation plus tardive (voir p. 222 n. 34).

<sup>8</sup> En donnant au terme *Septante* son sens large de « Bible grecque », qui regroupe l'ensemble de l'Ancien Testament : voir par ex. G. Dorival dans M. Harl, G. Dorival et O. Munnich, *La Bible grecque des Septante. Du judaïsme hellénistique au christianisme ancien*, Paris, 1988, p. 39.

<sup>9</sup> Pour J.W. van Henten 1997, 4M a été composé bien après la chute du Temple de 70, au tournant du I<sup>er</sup> et du II<sup>e</sup> s., ou même au début du II<sup>e</sup> (voir p. 73-78 pour l'examen des différentes hypothèses précédemment avancées, et la bibliogr.) ; sur la datation des *Lettres* d'Ignace d'Antioche dans le premier tiers du II<sup>e</sup> s., voir par ex. Schoedel 1993, p. 349 et Munier 1993, p. 484.

<sup>10</sup> Perler 1949 ; voir p. 7-8 pour ἀντίψυχον. Cette idée est encore reprise par Ch. Munier 1993, p. 461, ou D.A. deSilva 2006, p. XXXIV et 147 *ad* 6, 29.

<sup>11</sup> Voir par ex. Baumeister 1980, p. 287-288, dont les arguments sont repris par H.-J. Klauck 1989, p. 662 n. 75 (« le monde juif hellénistique et la philosophie populaire contemporaine en tant que base commune suffisent pour expliquer les parallèles de mots ») ; van Henten 1993, p. 711-713 (« une simple affinité de choix des mots, de contenu et de style est insuffisante pour prouver une dépendance directe de 4M ») ; et aussi, parmi d'autres, les éditions de M. Hadas (New York, 1976), p. 122 ; H. Anderson dans J.H. Charlesworth (dir.), *The Old Testament Pseudepigrapha. Vol. 2*, Londres, 1985, p. 539 ; ainsi que Bowersock 1995, p. 78-79 = 2002, p. 118-120. A. Dupont-Sommer 1939, p. 83-85, rapprochant les occurrences d'ἀντίψυχον dans 4M et chez Ignace (« même idée et même expression »), concluait déjà au « synchronisme » des deux textes.

Cependant, il n'en reste pas moins qu'ἀντίψυχον, de façon remarquable, constitue peu ou prou le seul terme commun à *4Maccabées* et aux *Lettres* d'Ignace qui soit en même temps réellement spécifique<sup>12</sup>. Il n'est bien sûr pas question, sur la base d'un seul mot, d'apprécier l'éventuelle influence de *4Maccabées* sur les *Lettres* ; en réalité, le critère du vocabulaire est d'un maniement fort délicat<sup>13</sup>, en particulier dans le cas des textes anciens, dont seule une petite partie est parvenue jusqu'à nous : il ne peut être exclu qu'un terme commun à deux textes ait été parallèlement emprunté à d'autres textes qui ne nous ont pas été transmis. D'autre part, il est toujours possible d'envisager qu'un auteur dise la même chose qu'un autre, mais avec des mots différents<sup>14</sup>. Toutefois, au-delà de cette question d'influence, le terme ἀντίψυχον semble mériter l'intérêt, du fait de son caractère singulier.

Or force est de constater que la plupart des études qui s'appuient sur ἀντίψυχον se bornent généralement à remarquer son absence de la Septante comme du Nouveau Testament, et son apparition tardive dans la littérature profane, en citant les occurrences de Lucien et Dion Cassius, mais sans les analyser<sup>15</sup>. De ce fait, certaines avancées des hypothèses sur son origine qui peuvent paraître insuffisamment étayées<sup>16</sup>,

<sup>12</sup> Ainsi qu'en conviennent, par ex., Th. Baumeister 1980, p. 288 (« il reste avant tout le mot commun ἀντίψυχον »), J.N. Bremmer 1992, p. 90, repris en 2008, p. 211 (« le seul parallèle réellement intéressant est *antipsychon* ») ; R. Ziadé 2007, p. 82 (« l'emploi d'ἀντίψυχον, « rançon », est davantage probant »). Ces observations sont corroborées par l'étude d'U. Breitenstein 1976, p. 22-24, qui a montré que seuls trois mots sont à la fois communs à 4M et aux *Lettres* d'Ignace, et absents de la Bible grecque, du Nouveau Testament et des écrits des Pères apostoliques ; comme deux d'entre eux sont attestés par ailleurs dans la littérature profane, καλοκαγαθία (att.) et συγγνωμονέω-ῶ (Flav. Jos.), il n'y a plus, en réalité, qu'ἀντίψυχον qui puisse être considéré comme déterminant.

<sup>13</sup> Voir par ex. la position prudente de J.W. van Henten 1995, p. 304-313, qui insiste sur la nécessité de combiner « différentes approches », dont la terminologie, avant de décider de l'« interdépendance » entre textes martyrologiques juifs et chrétiens.

<sup>14</sup> S'il est évident que des convergences de vocabulaire peuvent être l'indice d'affinités entre des textes, on ne peut en revanche prouver l'absence d'influence d'un texte sur un autre par une divergence de vocabulaire.

<sup>15</sup> Il serait inutile d'en dresser ici la liste, qui comprend en particulier les études reconnaissant l'intérêt du terme, citées n. 12 ; instructif, à cet égard, est par ex. l'article de P. Serra Zanetti 1975, intitulé « Una Nota ignaziana : ἀντίψυχον » : en effet, l'auteur ne s'intéresse finalement pas tant au terme lui-même qu'à l'idée d'expiation et de substitution chez Ignace ; du coup, l'article passe rapidement sur les emplois de 4M, et se contente de noter l'« usage rare et tardif » d'ἀντίψυχον dans les textes profanes, en citant p. 964 n. 2 les deux références à Lucien et Dion Cassius sans les examiner (il s'agit bien, en réalité, précisément d'une « Note ignatienne », ce qui explique sans doute que cet article soit absent de la plupart des bibliographies sur 4M).

<sup>16</sup> Ainsi W.R. Schoedel 1985, p. 8 n. 44, qui convient que le « lien important » entre 4M et Ignace dû à « l'application, dans les deux cas, du terme ἀντίψυχον ("expiation") au martyr » n'implique pas nécessairement une dette particulière d'Ignace envers cette œuvre, suggère qu'« Ignace pourrait bien avoir indépendamment tiré [le terme] de la terminologie

et/ou contestables<sup>17</sup>. Le statut grammatical même du mot n'est pas toujours défini avec précision : si, en 4M 17, 21, ainsi que dans les *Lettres* d'Ignace d'Antioche, on trouve incontestablement un substantif neutre ἀντίψυχον (τὸ), il est aussi possible en 4M 6, 29 d'interpréter la forme ἀντίψυχον comme l'accusatif féminin de l'adjectif ἀντίψυχος, ος, ον attesté par ailleurs dans la littérature profane<sup>18</sup>.

À vrai dire, deux éléments peuvent être avancés pour expliquer cet état de fait. En premier lieu, il est vrai que faire l'histoire d'ἀντίψυχον peut tout d'abord apparaître sans objet, puisque celle-ci semble commencer, justement, avec les occurrences de *4Maccabées* et des *Lettres* d'Ignace ; malgré une datation encore sujette à discussion, même si l'on suit l'hypothèse la plus récente, qui assigne à *4Maccabées* une date plus tardive qu'auparavant<sup>19</sup>, les textes profanes de Lucien de Samosate et Dion Cassius, où ἀντίψυχος apparaît, leur sont visiblement nettement postérieurs<sup>20</sup>.

Par ailleurs, il est possible que la méconnaissance d'ἀντίψυχον ait été causée, paradoxalement, par son caractère motivé. En effet, du point de vue morphologique, le terme relève de la catégorie des mots formés par dérivation de syntagmes prépositionnels, procédé de formation lexicale bien attesté en grec (même s'il n'est pas, quantitativement, le plus représenté), qui a servi à former de nombreux termes importants,

---

sacrificielle hellénistique » ; mais le passage qui sert de justification (*ad Éph.* 8, 1) renvoie seulement à une définition d'Hésychius, lexicographe du v<sup>e</sup> s. de notre ère (voir n. 136). P. Serra Zanetti 1975, p. 969 n. 20, prête à R.M. Grant 1966, *ad Éph.* 21, 1-2, l'affirmation selon laquelle il s'agit d'« un mot (*a word*) peut-être employé dans la communauté juive d'Antioche au temps d'Ignace, et relatif aux martyrs les plus célèbres de la période maccabéenne », mais il est en réalité victime d'une curieuse mélecture : en effet, R.M. Grant, dans son commentaire, parle seulement de 4M comme d'« une œuvre (*a work*) peut-être employée dans la communauté juive [...] ».

<sup>17</sup> G.W. Bowersock 1995, p. 81 = 2002, p. 124 voit à l'origine de l'emploi d'ἀντίψυχος « chez Ignace et Lucien à la fois » un « contexte social » commun, originaire d'Asie Mineure, qui serait « un système pénal local dans lequel un prisonnier qui avait de l'argent pouvait en payer un autre pour prendre sa place ». Nous discutons cette hypothèse ci-dessous.

<sup>18</sup> Il est donc inexact de parler d'un « adjectif ἀντίψυχος » pour les deux occurrences de 4M, comme A.P. O'Hagan 1974, p. 112, d'un « terme ἀντίψυχος » chez Ignace, comme Ch. Munier 1993, p. 461, ou d'un « nom ἀντίψυχος » dans 4M, comme D.A. deSilva 2006, p. 249 *ad* 17, 21.

<sup>19</sup> Voir n. 9.

<sup>20</sup> Lucien a vécu dans le courant du II<sup>e</sup> s. (v. 125 - apr. 180) ; sur les réserves que peuvent susciter des tentatives de datation plus précise du dialogue *Lexiphane*, où est attesté ἀντίψυχος, voir M. Weissenberger 1996, p. 26 n. 67 (avec renvoi aux différentes hypothèses et objections). Dion Cassius, quant à lui, a vécu encore plus tard, à cheval entre le II<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> s. (v. 164-234) : voir l'*Introduction* à la traduction de J. Aubergier des livres 57-59 de Dion (Paris, 1995), p. XV n. 1 sur les différentes possibilités de datation de la composition de l'*Histoire romaine*.

aussi bien scientifiques ou techniques que poétiques<sup>21</sup>. Du fait que la dérivation de syntagmes prépositionnels a été productive (c'est-à-dire a servi à former de nouveaux mots) durant toute l'histoire du grec, les termes ainsi formés sont restés motivés (c'est-à-dire analysables par association avec le syntagme correspondant). Ainsi, ἀντίψυχον, suscitant une association immédiate avec le syntagme ἀντί ψυχῆς « en échange d'une (de la) vie », a-t-il pu apparaître comme un terme clair et immédiatement compréhensible.

Plusieurs raisons, cependant, engagent à s'intéresser aux différents emplois qu'il a connus dans les textes.

Le sens d'un mot, tout d'abord, ne se limite pas à celui qui se dégage de sa formation : un terme peut, par son histoire, avoir pris un sens différent de son sens originel, dû à l'usage ; par ailleurs, s'il est motivé, il peut toujours être l'objet d'une remotivation, qui, en donnant un sens nouveau à l'un de ses éléments, le pourvoit lui-même d'un nouveau sens<sup>22</sup>.

La valeur d'un mot, par ailleurs, ne se limite pas à son simple sens : il s'y ajoute des connotations dues à sa fréquence, et à son emploi dans certains types de textes. Ainsi, par exemple, pour exprimer l'idée de mort en expiation des péchés d'autrui, la langue grecque disposait du substantif λύτρον (τὸ)<sup>23</sup>, courant depuis l'époque classique (d'abord au pluriel λύτρα) au sens de « rançon » (prix à payer pour délivrer un captif), mais aussi attesté avec le sens particulier d'« expiation, rachat » (réparation d'une faute), peut-être déjà chez Eschyle, selon une conjecture<sup>24</sup>, puis fréquemment dans la Bible grecque, en particulier dans le *Pentateuque*<sup>25</sup>, mais aussi dans les *Proverbes* ou dans *Isaïe* (souvent en association avec le verbe dérivé λυτρόω-ῶ « racheter », encore plus fréquent) ; c'est d'ailleurs ce terme qui apparaît, dans le

<sup>21</sup> Sur ce procédé, productif dans de nombreuses langues indo-européennes anciennes et modernes (cf. fr. *averse*, *après-midi*, *sous-marin*), que l'on nomme *hypostase*, et sur les termes grecs ainsi formés de l'époque archaïque à la fin de l'époque classique, voir notre ouvrage *Du syntagme au lexique* (à paraître).

<sup>22</sup> Ainsi, parallèlement à l'évolution sémantique de νόμος, l'adjectif ἔννομος a successivement reçu, de l'époque archaïque à l'époque classique, les sens « conforme aux usages, coutumier », « conforme au droit, légitime », puis « conforme à la loi, légal » : voir notre ouvrage cité n. précéd.

<sup>23</sup> Voir *L.S.J. s.u.*

<sup>24</sup> τί γὰρ λύτρον πεσόντος αἵματος πέδοι; (« *Chœur* ») : existe-t-il donc un rachat du sang répandu sur le sol ? » (Eschyle, *Choéph.* 48, éd. et trad. P. Mazon, Paris, 1925 ; λύτρον Canter : λυγρόν).

<sup>25</sup> Par exemple dans le passage bien connu exposant la loi du talion, à propos du propriétaire négligent d'un bœuf qui a provoqué la mort d'une personne : Ἐὰν δὲ λύτρα ἐπιβληθῆ ἀὐτῷ, δώσει λύτρα τῆς ψυχῆς αὐτοῦ ὅσα ἐὰν ἐπιβάλωσιν αὐτῷ « Si une rançon lui est imposée, il donnera en rançon de sa vie tout ce qu'on lui imposera » (Ex 21, 30, trad. A. Le Boulluec et P. Sandevioir, Paris, 1989).

Nouveau Testament, dans les passages parallèles des Évangiles de Marc et de Matthieu où est exposé le caractère messianique de la mort de Jésus :

ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου οὐκ ἦλθεν διακονηθῆναι ἀλλὰ διακονῆσαι καὶ δοῦναι τὴν ψυχὴν αὐτοῦ λύτρον ἀντὶ πολλῶν.

« Le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude » (Mc 10, 45 = Mt 20, 28, trad. *T.O.B.* 2010)<sup>26</sup>.

Une autre raison de s'intéresser aux emplois qu'*ἀντίψυχον* a connus touche à la nature même de ce terme. En effet, contrairement à *λύτρον*, réel substantif formé sur un radical verbal à l'aide du suffixe *-τρον*<sup>27</sup>, *ἀντίψυχον* (τὸ) constitue la forme substantivée d'un adjectif *ἀντίψυχος*, *ος*, *ον* ; pour certaines occurrences, il n'est pas possible de décider si l'on a affaire à l'adjectif, ou à l'adjectif substantivé<sup>28</sup>. De surcroît, *ἀντίψυχος*, en tant que forme hypostatique, est susceptible d'un emploi tout à fait spécifique, propre à ce type de formes, par lequel la forme hypostatique apparaît, principalement en position d'apposition au sujet ou d'attribut du complément d'objet, à la place du syntagme correspondant, sans connaître de lexicalisation (et donc sans exprimer de qualité, malgré sa nature adjectivale). Il s'agit au départ d'un archaïsme syntaxique, également attesté en prose classique pour quelques termes bien définis : ainsi, chez Thucydide, dans la phrase τῇ δ' ὕστεραία τοῖς μὲν Συρακοσίοις ἀπέδοσαν ὑποσπόνδους τοῖς νεκροῦς « Le lendemain, (les Athéniens) rendirent aux Syracusains leurs morts par convention » (6, 71, 1), *ὑπόσπονδος* n'exprime pas une caractéristique des « morts », mais la circonstance de leur

<sup>26</sup> Voir O. Procksch, « *λύω*, ... *λύτρον*, *ἀντίλυτρον*, ... *ἀπολύτρωσις* », *T.D.N.T.*, vol. 4, p. 329-331 sur les différents sens et emplois de *λύτρον* dans la Septante, et F. Büchsel, *ibid.*, p. 341-349 sur Mc 10, 45 = Mt 20, 28 ; voir aussi Hill 1967, p. 49-81. Le terme est par ailleurs continuellement attesté en grec (par ex. Phil. Alex., Diod. Sic., Strab., Plut. ou encore Flav. Jos.). Sur la question de la traduction d'*ἀντί* dans ce passage, voir notre discussion ci-dessous sur le sens d'*ἀντί*, et la n. 102. Plutôt que de rapprocher *ἀντίψυχον* de 4M avec *λύτρον ἀντί* de Mc 10, 45, comme le font beaucoup d'études (ainsi Gnilka 1978, p. 242, qui remarque : « les mots employés ne sont assurément pas identiques, mais doivent cependant s'approcher de très près »), nous proposons au contraire de chercher à comprendre ce qui distingue ces deux termes, et fait leur spécificité.

<sup>27</sup> Voir Chantraine 1933, p. 332 § 266.

<sup>28</sup> L'existence côte à côte dans la langue de deux formes hypostatiques, l'une adjectivale et l'autre substantivale, est courante en grec : souvent, la seconde constitue la forme substantivée de la première (comme la forme classique *ἐνθύμιον* (τὸ) « scrupule », issue d'*ἐνθύμιος* « sur le cœur », attesté dès l'épopée), mais l'adjectif peut avoir été créé postérieurement, ou indépendamment du substantif correspondant, comme *προπύλαιος* « devant la porte », épithète d'Apollon dans les *Guêpes* d'Aristophane, en face de *προπύλαια* « propylées » : voir notre ouvrage cité n. 21.

remise, « en vertu d'une convention »<sup>29</sup>. Les poètes en ont cependant fait un usage élargi, en employant à la place de syntagmes prépositionnels des adjectifs créés pour l'occasion, ce qui a donné à ce tour un caractère poétique : ainsi φοιτᾷς δ' ὑπερπόντιος « tu erres au-dessus des mers » (Soph., *Ant.* 785), où l'adjectif ὑπερπόντιος n'exprime pas une qualité, mais correspond au syntagme ὑπὲρ τὸν πόντον<sup>30</sup>. Dans certains cas, cette absence de lexicalisation est mise en évidence, chez les poètes, par la présence d'un complément au génitif qui fonctionne comme complément du second terme de la forme hypostatique : ainsi dans βεβᾶσιν ἄρτι δωμάτων ὑπόστεγοι « elles sont déjà entrées sous le toit de la demeure » (Soph., *Él.* 1386), où le génitif δωμάτων est visiblement complément du second terme στέγη (ἦ) « toit »<sup>31</sup>.

La dernière raison que l'on peut avancer, enfin, n'est pas la moindre : la recherche des occurrences d'ἀντίψυχον dans les textes grecs qui ont été conservés réserve en effet une belle surprise : la forme est attestée bien antérieurement aux textes de *4Maccabées* et d'Ignace, dans une inscription milésienne de l'époque hellénistique – ce qui n'est, à notre connaissance, nulle part signalé.

Cette attestation ne peut bien sûr pas être considérée comme décisive pour l'analyse du terme : en effet, dans le cadre d'une formation motivée et productive comme celle qui nous occupe, un terme peut constituer un néologisme malgré l'existence d'une attestation antérieure, si son auteur n'en avait pas connaissance ; à l'inverse, l'absence d'attestation d'un terme dans les textes que le hasard de la documentation nous a conservés ne présume évidemment jamais son absence dans la langue elle-même, et bien des formes qui, de notre point de vue, sont attestées pour la première fois dans tel ou tel texte ne sont pas des néologismes, mais existaient déjà sans doute dans la langue. Le problème chronologique souvent mis en avant pour ἀντίψυχον n'est donc en réalité pas dirimant : seul l'examen de chaque occurrence peut permettre d'étayer l'hypothèse d'un terme ayant un sens précis déjà établi dans l'usage et repris comme tel par chaque auteur, si les emplois apparaissent concordants, ou soit de plusieurs créations parallèles et indépendantes, soit de la reprise d'un terme avec un sens nouveau, si les emplois apparaissent divergents.

<sup>29</sup> Cet emploi que la grammaire traditionnelle appelle « prédicatif » n'est pas restreint aux dérivés de syntagmes prépositionnels : on peut comparer πολὺς, qui, dans la phrase de Thucydide Κλέων δὲ ἐνταῦθα δὴ πολὺς ἐνέκειτο, λέγων [...] « Cléon insistait alors beaucoup, disant que... » (4, 22, 2), n'exprime pas une qualité de Cléon, mais une circonstance de l'action d'« insister ». Voir Kühner & Gerth 1898, vol. 1, p. 275 § 405 b, sous le titre « l'adjectif employé à la place d'expressions adverbiales » (*Das Adjektiv an der Stelle adverbialer Ausdrücke*).

<sup>30</sup> Sur l'extension de ce tour, chez les poètes tragiques, à d'autres adjectifs et à d'autres positions syntaxiques, voir Rousseau 2008.

<sup>31</sup> Sur ce tour, voir Rousseau 2012.

## Ἀντίψυχος / ἀντίψυχον dans la littérature profane

### Milet 738 Herrmann

La première attestation d'ἀντίψυχον apparaît dans l'avant-dernier vers d'une épigramme funéraire gravée dans un bloc de marbre trouvé par P. Herrmann en 1956 dans un village turc du nom de Yeniköy<sup>32</sup>. D'après son écriture, l'inscription est datée par l'éditeur du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Le poème, consacré à une jeune femme défunte nommée Démétria, se compose de deux parties : après une première partie où le poète, s'adressant à la défunte, exprime la détresse de ses parents, une seconde partie donne la parole à la défunte, qui demande à ses parents de se consoler en évoquant l'orphelin qu'elle leur confie :

Ὄστ' ἐπ' ἐμοί, μήτηρ σὺ Φιλιστιάς, αἶρε τὸ πένθος,  
 ἄντομ' ἐγὼ πατρός τ' Ἀντιπάτρου λίτομαι·  
 λείπω γὰρ τέκνον Διονυσίου, ὅς μ' ἔτι παῖδα  
 νυμφεύσας ὄραν οὐκ ἀπέλαυσεν ἐμάν·  
 ἐς πόντον πλεύσας δ' οὐκ εἶδέ με τοῦνπαλιν ἐλθῶ[ν],  
 ἀλλ' ἔτλη βρυχίαν Νηρέος ἄφνοι ἄλα.  
 Τοῦτον δ' ἀντίψυχον ἔχοντες σῶμα τὸ τερπνόν  
 [ὑμῖν ὅ]πῃρ γό[ν]ατος [θ]έσθε Φιλοκράτε[ος].

« Et donc toi, Philistias, ma mère, supporte ton deuil à mon sujet, je t'en supplie, et j'implore aussi mon père Antipatros. Car je laisse le fils de Dionysios, qui, m'ayant épousée encore enfant, ne put jouir de ma jeunesse : parti en mer, il ne me vit pas à son retour, mais dut subitement endurer les profondeurs des flots de Nérée. Prenez celui-ci en échange de ma vie, et posez le corps charmant de Philocratès sur vos genoux » (Milet 738 Herrmann, v. 10-18)<sup>33</sup>.

Il s'agit d'un texte de nature poétique, écrit en vers (distiques élégiaques), et comportant de nombreux termes poétiques<sup>34</sup>, même si P. Herrmann comme W. Peek sont très réservés sur ses qualités, et si plusieurs formulations sont loin d'être claires.

Du point de vue syntaxique, la forme ἀντίψυχον est employée comme attribut de τοῦτον « celui-ci »<sup>35</sup>, qui est complément d'objet du verbe ἔχοντες « ayant ». Elle peut donc constituer soit un substantif

<sup>32</sup> Cette inscription a été éditée deux ans plus tard par P. Herrmann 1958, p. 118-121 ; voir aussi Peek 1971, p. 221-224 ; Herrmann 1998, p. 70-71 (avec une photo pl. 31) ; Merkelbach & Stauber 1998, n° 01/20/24, p. 142-143.

<sup>33</sup> Texte de P. Herrmann 1998 ; la lecture de la dernière ligne est due à W. Peek 1971. Notre traduction française s'appuie en partie sur la traduction allemande proposée par P. Herrmann 1998 ; mais voir n. 43.

<sup>34</sup> Parmi les 18 mots de ce poème relevés dans l'index consacré aux « mots poétiques » (*Poetische Wörter*) de P. Herrmann 1998, p. 162-163, on peut par exemple citer, pour le passage qui nous intéresse, νῆμα (v. 10), πένθος (v. 11), λίτομαι (v. 12), νυμφεύω (v. 14), πόντος (v. 15).

<sup>35</sup> Ce pronom démonstratif, bien que renvoyant syntaxiquement au neutre τέκνον, est accordé au masculin selon le sens, comme l'a bien vu P. Herrmann 1958, p. 121.

désignant « ce qui est à la place d'une vie », le « substitut », soit un adjectif qui n'exprime pas une qualité, mais qui est employé de façon poétique à la place du syntagme prépositionnel correspondant.

La seconde solution s'accorde bien avec le caractère poétique du texte. En effet, si le tour n'est pas fréquent, il est toutefois bien attesté dans la poésie archaïque et classique<sup>36</sup> : ainsi, dans un passage du *Philoctète* de Sophocle, de façon analogue à l'exemple de l'*Antigone* du même auteur, φοιτᾷς δ' ὑπερόντιος, évoqué ci-dessus en introduction, l'affirmation du chœur ὡς οὐκ ἔξεδρος, ἀλλ' ἔντοπος ἀνήρ « parce que l'homme n'est pas hors de sa demeure, mais en ces lieux » (v. 211) ne sert pas à indiquer des qualités du personnage éponyme, mais à préciser sa présence sur l'île de Lemnos. Ce tour s'observe en particulier lorsque l'adjectif est soit apposé au sujet (μόλε πρόδομος « viens devant la demeure »<sup>37</sup>), soit attribut du complément d'objet (ἀπάγετ' ἐκτόπιον ὅτι τάχιστα με « emmenez-moi au plus vite hors de ce lieu »)<sup>38</sup>. Dans d'autres adjectifs, le premier terme prépositionnel présente une valeur non pas spatiale, mais temporelle : ainsi μεταδρόπιος dans l'*Odyssee*, où Pisistrate déclare à Ménélas οὐ γὰρ ἐγὼ γε / τέρπομ' ὀδυρόμενος μεταδρόπιος « car je ne prends aucun plaisir à me lamenter au milieu du dîner » (4, 193-194)<sup>39</sup>.

Enfin, le premier terme peut également connaître un sens abstrait ; c'est le cas, en particulier, de deux adjectifs formés à partir d'ἀντί : ainsi l'*hapax* ἀντίφερνος « en guise de dot », qui apparaît dans un passage lyrique de l'*Agamemnon* d'Eschyle comme épithète de φθορά désignant la « ruine » causée à Troie par Hélène (ἄγουςά τ' ἀντίφερνον Ἰλίῳ φθοράν « portant à Ilium la ruine en guise de dot » : v. 406) ; il en est de même dans un passage plaisant des *Cavaliers* d'Aristophane (v. 1043-1044), où au Paphlagonien assurant à Démos qu'il est pour lui le « lion » promis par l'oracle (ἐγὼ γὰρ ἀντί τοῦ λέοντός εἰμί σοι « en effet, je suis pour toi comme un lion »), Démos répond καὶ πῶς μ' ἐλελήθεις Ἀντιλέων γεγεννημένος ; « et comment as-tu pu devenir Antiléon à mon insu ? », transformant l'anthroponyme Ἀντιλέων en adjectif équivalant au syntagme correspondant ἀντί λέοντος « égal à un lion, équivalent à un lion ».

Ce tour poétique ne s'est pas perdu après l'époque classique : on trouve par exemple dans une épigramme funéraire de l'*Anthologie*

<sup>36</sup> Voir notre ouvrage cité n. 21.

<sup>37</sup> Dans la prière du coryphée adressée à Jocaste : Eur., *Phén.* 296.

<sup>38</sup> Soph., *Æd. Roi*, 1340. De même ταὶ δ' ἐπιγουνίδιον <κατ>- / θηκάμεναι βρέφος αὐταῖς « (les Heures) prendront le nourrisson sur leurs genoux » : Pind., *Pyth.* 9, 62 (l'acc. ἐπιγουνίδιον est un hapax).

<sup>39</sup> De même l'adjectif *hapax* dor. μεθαμέριος « en plein jour », dans l'*Ion* d'Euripide (v. 1050).

*grecque* l'adjectif ὑποβένθιος « dans les profondeurs » en position d'apposition au sujet (τοιγὰρ ἔδυν ὑποβένθιος « ainsi donc j'ai sombré dans les profondeurs des flots »<sup>40</sup>) ; dans la *Couronne* de Philippe, compilation du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, l'adjectif ὑποκόλπιος « contre le sein » apparaît avec cette valeur aussi bien en apposition au sujet (εἷς αὐτοῦ κατέκειθ' ὑποκόλπιος, εἷς ὑπὲρ ὄμων « l'un était couché contre son sein, un autre sur son épaule »<sup>41</sup>) que comme attribut du complément d'objet (μὴ τὸν ἔραστὴν εἶδες ἔχονθ' ὑποκόλπιον ἄλλην; « as-tu vu ton amant tenir une autre contre son sein ? »<sup>42</sup>).

De façon parallèle, dans l'épigramme 738 de Milet, la forme ἀντίψυχον constitue très vraisemblablement un adjectif employé à la place du syntagme correspondant ἀντί ψυχῆς ; c'est aussi ce que semble suggérer le rapprochement que fait P. Herrmann avec une formulation d'une épigramme de Téos<sup>43</sup> :

νήπιον ἀνθ' αὐτοῦ παῖδα λιπόντα δόμοις  
« laissant à sa place un jeune enfant à la maison »<sup>44</sup>.

On pourrait également rapprocher de l'expression τοῦτον δ' ἀντίψυχον ἔχοντες, même si le contexte n'est pas le même, l'association du verbe ἔχω avec la préposition ἀντί dans une épigramme funéraire de l'*Anthologie grecque* :

ἀλλά με Μοῦσαι / ἔστερξαν, λυγρῶν δ' ἀντι μελιχρὸν ἔχω  
« mais les Muses m'ont chéri, et en échange de mes peines je connais une douceur de miel » (Ps.-Léonidas (III<sup>e</sup> s. A.C.), *Anth. Pal.* 7, 715).

Ainsi, il n'est bien sûr pas exclu qu'ἀντίψυχον, dans l'épigramme 738 de Milet, soit un substantif désignant le « substitut », même si l'ambiguïté de la construction ne permet pas de l'affirmer avec certitude ; la nature poétique du texte et la position syntaxique choisie engagent cependant à considérer que l'auteur fait au moins également (si ce n'est uniquement) entendre, sous la forme adjectivale, le syntagme correspondant.

<sup>40</sup> Crinagoras (1<sup>er</sup> s. A.C.), *Anth. Pal.* 7, 636. On peut rapprocher ὑποβένθιος de ὑπόβρυχα (*Od.* 5, 319) et ὑποβρύχιος (*Hymne aux Dioscures*, 12) « sous l'eau, au fond ».

<sup>41</sup> Automédon, *Anth. Pal.* 12, 34. L'équivalence entre adjectif et syntagme est ici mise en évidence par l'emploi d'un syntagme prépositionnel ὑπὲρ ὄμων en parallèle.

<sup>42</sup> Maecius, *Anth. Pal.* 5, 130.

<sup>43</sup> Voir Herrmann 1958, p. 121 n. 2. Dans ce cadre, la traduction « Dessen (= des Kindes) Seele im Austausch nehmend » proposée par P. Herrmann 1998, p. 71, pour τοῦτον δ' ἀντίψυχον ἔχοντες apparaît moins satisfaisante que celle de R. Merkelbach & J. Stauber 1998, n° 01/20/24 p. 142, « Diesen aber [...] sollt ihr anstelle meiner Seele haben ».

<sup>44</sup> Voir Demangel & Laumonier 1922, p. 346, n° 37, et fig. 15 ; Peek 1955, n° 775, v. 6 (1<sup>er</sup> ou II<sup>e</sup> s. A.C.).

*Pseudo-Bolos de Mendès*

On ne peut rien conclure, en revanche, de l'occurrence qui apparaît dans le 2<sup>e</sup> paragraphe du texte fort curieux intitulé Δημοκρίτου περὶ συμπαθειῶν καὶ ἀντιπαθειῶν, et édité par W. Gemoll en 1884<sup>45</sup>, que le *Thesaurus Linguae Graecae* électronique attribue à Bolos de Mendès :

Ἄετος δὲ ἀπὸ νοσσιῆς ἐγκύμονα λίθον πρὸς ὄρθριον ἔρριψεν, ἀντίψυχον νοσσιῶν προθέμενος τὸν λίθον.

« Un aigle jeta du nid, au point du jour, une pierre grosse, établissant la pierre en échange de la vie de ses petits. »

En effet, plusieurs sources antiques concordantes attribuent bien à Bolos de Mendès, auteur égyptien de l'époque hellénistique connu pour avoir écrit sous le nom de Démocrite, un ouvrage intitulé φυσικὰ δυναμερά, « propriétés naturelles », et portant sur les relations de sympathie et d'antipathie (περὶ συμπαθειῶν καὶ ἀντιπαθειῶν) entre différents éléments naturels, qui a ensuite connu une grande fortune<sup>46</sup>.

Cependant, le texte édité par W. Gemoll est, de l'avis des spécialistes, visiblement de facture byzantine, comme le pensait déjà son éditeur lui-même<sup>47</sup> ; et s'il contient visiblement du matériel

<sup>45</sup> W. Gemoll, *Neupalii fragmentum περὶ τῶν κατὰ ἀντιπάθειαν καὶ συμπάθειαν et Democriti περὶ συμπαθειῶν καὶ ἀντιπαθειῶν*, Striegau, 1884.

<sup>46</sup> Voir la synthèse de P.M. Fraser 1972, vol. 1, p. 440-444 et vol. 2, p. 636-646, sur la datation de l'auteur (cité par Columelle), et sur le témoignage des sources antiques, qui expose bien les difficultés posées par l'attribution à cet auteur d'ouvrages écrits sous le nom de Démocrite, en particulier en lien avec la magie et l'alchimie (avec une discussion, vol. 2, p. 641 n. 536 sur le titre exact de l'ouvrage sur les sympathies et les antipathies) ; voir aussi les p. 62-69 de la notice de R. Halleux à son édition des *Alchimistes grecs* (Paris, 1985), ainsi que les réserves de J. Letrouit 1994, qui n'exclut pas l'existence de plusieurs Bolos ; et enfin P. Gaillard-Seux 2010, pour un point récent sur les problèmes posés par les sources évoquant Bolos et la liste de ses œuvres.

<sup>47</sup> W. Gemoll exprime de façon très claire, dans les *Prolegomena* à son édition, qu'« on ne peut penser ni à l'Abdéritain, ni à Bolos de Mendès » (p. 18), ce dernier étant un « brillant faussaire », tandis que le texte édité par W. Gemoll est écrit de façon tout à fait « gauche », notamment du point de vue de la langue (le texte commence en dialecte ionien dans la préface, mais se poursuit en attique : voir aussi p. 20) ; comme le remarque enfin W. Gemoll (p. 18), ce texte ne contient pas les fragments que l'on peut attribuer avec certitude à Bolos (ces fragments certains sont édités par H. Diels et W. Kranz (*Fragmente der Vorsokratiker*, 6<sup>e</sup> éd., Berlin, 1952), 68 B 300 d'après la reconstitution du texte proposée par M. Wellmann 1928, p. 18-28, qui a une « bonne probabilité générale », selon R. Halleux 1985, p. 64). Sur l'analyse de ce texte comme un faux, voir aussi, en particulier, les arguments de E. Oder 1890, p. 71-72, et de M. Wellmann 1928, p. 29-30 et p. 29 n. 4, dont les conclusions sont reprises par J.H. Waszink 1954, col. 507 ; de même H. Diels et W. Kranz (cité n. précéd.), 68 B 300.9 (P.M. Fraser 1972 n'évoque pas ce texte). On ne s'explique donc pas comment le *Thesaurus Linguae Graecae* électronique a pu inclure ce texte dans les œuvres de Bolos.

plus ancien<sup>48</sup>, rien ne permet cependant d'en déterminer la provenance<sup>49</sup>.

Néanmoins, on peut remarquer que dans ce texte tout à fait étrange, truffé de formes ioniennes<sup>50</sup> et de mots composés, dont certains hapax, notamment dans sa préface, la forme ἀντίψυχον a visiblement la même position syntaxique que dans l'épigramme milésienne : elle est employée comme attribut du complément λίθον, ce qui permet d'y voir aussi bien un adjectif signifiant « en échange de la vie » qu'un substantif désignant le « substitut » ; comme en 4M 6, 29, ἀντίψυχον est accompagné d'un complément au génitif indiquant en faveur de qui est réalisé l'échange (ici, les « petits », τὰ νοσσία), qui est soit complément d'ἀντίψυχον lui-même, si ἀντίψυχον est substantif (« comme substitut de ses petits »), soit complément du second terme ψυχή, comme dans le tour δωμάτων ὑπόστεγοι « sous le toit de la demeure » que nous avons évoqué en introduction, si ἀντίψυχον est un adjectif employé à la place du syntagme correspondant ἀντὶ ψυχῆς (« en échange de la vie de ses petits »).

#### *Lucien, Lexiphane, 10*

Le contexte dans lequel l'adjectif ἀντίψυχος apparaît au chapitre 10 du dialogue de Lucien intitulé *Lexiphane* est tout à fait particulier : en effet, le terme est prêté par l'auteur à un personnage pédant, Lexiphane, qui se targue de pouvoir rivaliser avec Platon, et dont la caractéristique principale est de se ridiculiser par son propre langage.

Le texte même du dialogue donne des indices sur la nature du vocabulaire employé par ce personnage<sup>51</sup>. En effet, après une première partie où Lexiphane récite d'une traite à son interlocuteur Lycinos le dialogue qu'il vient de composer (et où il emploie ἀντίψυχος), ce dernier, ne supportant plus son verbiage, l'interrompt brusquement, et se met à le tancer vertement, en blâmant son langage. En ce qui concerne le vocabulaire, Lycinos fait à Lexiphane des reproches précis que l'on

<sup>48</sup> Il peut en effet être rapproché de la tradition qui attribue à la pierre nommée *aéite* (ἀετίτης λίθος), caractérisée comme « pierre enceinte », la propriété de protéger les femmes des fausses couches, et qui rapporte que l'aigle place cette pierre dans son nid pour protéger ses petits : voir la longue liste des témoins de cette tradition dans les n. 4 et 5 au chapitre 1 du *Lapidaire de Damigéron-Évax* édité par R. Halleux et J. Schamp (*Les Lapidaires grecs*, Paris, 1985).

<sup>49</sup> La reconstitution de la filiation du texte proposée par M. Wellmann 1928, p. 30-32 peut susciter des réserves analogues à celles que P.M. Fraser 1972, vol. 2, p. 636-637 n. 523 a émises à propos d'autres textes ; quoi qu'il en soit, il s'agirait tout au plus de filiation, et non de citations textuelles.

<sup>50</sup> Ainsi νοσσίη « nid » dans notre passage.

<sup>51</sup> Pour une analyse générale de ce dialogue, voir en dernier lieu M. Weissenberger 1996.

peut prendre au sérieux, dans la mesure où les mêmes reproches sont exprimés à deux reprises avec une formulation légèrement différente :

τοσοῦτον ἔσμὸν ἀτόπων καὶ διαστρόφων ὀνομάτων, ὧν τὰ μὲν αὐτὸς ἐποίησας, τὰ δὲ κατορωρυγμένα ποθὲν ἀνασπῶν

« un tel essaim d'expressions étranges et biscornues, certaines forgées par tes soins, d'autres déterrées d'on ne sait où » (§ 17)

καὶ ἡμᾶς τοὺς νῦν προσομιλοῦντας καταλιπὼν πρὸ χιλίων ἐτῶν ἡμῖν διαλέγεται διαστρέφον τὴν γλῶτταν καὶ ταυτὶ τὰ ἄλλόκοτα συντιθεὶς καὶ σπουδὴν ποιούμενος ἐπ' αὐτοῖς, ὡς δὴ τι μέγα ὄν, εἴ τι ξενίζοι καὶ τὸ καθεστηκὸς νόμισμα τῆς φωνῆς παρακόπτοι.

« sans songer à nous qui sommes en sa compagnie, il nous parle un langage qui date de plus de mille ans, en bouleversant la langue, en forgeant des mots étranges et en y donnant tous ses soins, comme si c'était là chose importante, de parler un langage étranger et de mettre en pièces l'usage établi de la langue » (§ 20).

Selon l'analyse de Lycinos, deux types de travers caractérisent donc le langage de Lexiphane : d'une part un emploi abusif de mots qui ne sont pas dans l'usage, soit parce qu'il s'agit d'archaïsmes (les mots « vieux de plus de mille ans »), soit parce qu'il s'agit de néologismes (les mots « forgés » par Lexiphane lui-même) ; d'autre part et surtout, un emploi inapproprié de ces mots, qui en *détourne* le sens (c'est ce qu'expriment le verbe διαστρέφω « tourner, bouleverser » et l'adjectif διάστροφος « détourné, biscornu ») : un peu plus loin, Lycinos démontre par une série d'exemples que Lexiphane, qui « prétend être un hyperattique » (ὑπεράττικος εἶναι ἄξιῶν : § 25) commet en réalité de nombreux contresens sur les mots attiques, qui choqueraient même un écolier.

On peut tenter, à la lumière de cette analyse, d'examiner le passage dans lequel l'adjectif ἀντίψυχος apparaît. Lexiphane rapporte la mésaventure d'un certain Dinias, arrêté pour avoir révélé des noms d'initiés. Le texte présente un aspect grotesque, issu du mélange de termes vulgaires et de tournures poétiques (§ 10) :

Καὶ μὴν ἐκεῖνός γε, ἧ δ' ὅς, [...] ἤδη ἔμπεδός ἐστιν· ὁ γὰρ στρατηγὸς καίτοι ἀτιμαγελοῦντι καρπόδεσμά τε αὐτῷ περιθεις καὶ περιδέριον ἐν ποδοκάκκαις καὶ ποδοστράβαις ἐποίησεν εἶναι. Ὡστε ἔνδεσμος ὢν ὑπέβδυλλέν τε ὁ κακοδαίμων ὑπὸ τοῦ δέους καὶ πορδαλέος ἦν καὶ χρήματα ἀντίψυχα διδόναι ἤθελεν.

« Assurément, dit-il, celui-ci [...] est désormais dans les fers. En effet, alors qu'il voulait désertier, le magistrat, lui mettant menottes et collier, l'a conduit à se trouver dans les entraves et dans les chausse-trappes ; de sorte que pris dans les liens, le malheureux lâchait des vents sous l'effet de la peur, était péteux, et souhaitait donner de l'argent en échange de sa vie »<sup>52</sup>.

<sup>52</sup> ἔνδεσμος : ἐν δεσμοῖς ΩΕ (éd. M.D. Macleod, Oxford, 1980, avec une correction d'accent : voir n. 54).

On observe tout d'abord la présence de néologismes : ainsi deux termes triviaux auxquels Lexiphane a donné une morphologie recherchée, en créant des hapax dont le caractère grotesque n'a pas échappé au scholiaste<sup>53</sup> : ὑποβδύλλω est la forme préverbée du verbe simple βδύλλω (attesté chez Aristophane), tandis que πορδάλεος est pourvu d'un suffixe qui en fait un adjectif exprimant une « disposition de l'âme »<sup>54</sup> (le substantif πορδή « pet » est également attesté chez Aristophane).

On trouve d'autre part plusieurs termes techniques faisant référence aux différents éléments qui servent à immobiliser le malheureux Dinias : un vieux nom de l'« entrave », ποδοκάκη (ή), connu par les textes de lois citées par des orateurs attiques (Lys., Dém.)<sup>55</sup>, et plusieurs termes détournés du champ lexical auquel ils appartiennent, celui de la chasse pour ποδοστράβη (ή) « chausse-trappe » (Xén., Hypér.)<sup>56</sup>, ou celui de la parure pour περιδέριον (τὸ) « collier »<sup>57</sup>.

Or par ailleurs et surtout, on ne peut qu'être frappé de la concentration tout à fait exceptionnelle, dans ce passage, de formes hypostatiques employées à la place du syntagme prépositionnel correspondant.

Ainsi, dans le seul § 10, c'est visiblement le cas des adjectifs ἔμπεδος, et sans doute ἔνδεσμος<sup>58</sup>, placés en position d'attribut du sujet<sup>59</sup> : en effet, seule une équivalence avec, respectivement, les syntagmes ἐν πέδαις « dans les fers » et ἐν δεσμοῖς « dans les liens » permet de comprendre le texte, car l'adjectif ἔμπεδος est courant depuis l'époque classique au sens « ferme, solide », tandis qu'ἔνδεσμος est connu

<sup>53</sup> τὰ δὲ ἐχόμενα τοῦ γελοίου ἔνεκα πέπλασται, οἷον τὸ ὑπέβδυλλεν καὶ πορδάλεος, ἃ δῆλα πᾶσιν « ce qui suit a été créé pour faire rire, comme ὑπέβδυλλεν et πορδάλεος, ce qui est évident pour tout le monde » (*Schol. uet. ad loc.* H. Rabe, Leipzig, 1906).

<sup>54</sup> Ainsi que l'observe M. Casevitz 1994, p. 83, qui corrige justement l'accent πορδάλεος donné par l'édition de M.D. Macleod (citée n. 52). Sur la valeur du suffixe -αλέο-, « attesté surtout en ionien et dans la poésie », voir P. Chantraine 1933, p. 253-255 § 199-201.

<sup>55</sup> Sur le caractère archaïque de ce terme, voir le commentaire de M. Weissenberger 1996 *ad loc.*

<sup>56</sup> Voir le commentaire d'É. Delebecque dans son édition de l'*Art de la chasse* de Xénophon (Paris, 1970), p. 83 n. 1 (*ad* 9, 11), ainsi que les figures p. 122. Le sens d'« instrument chirurgical » destiné à « redresser les luxations » que signale Pollux « dans la comédie » (4, 182 Bethe) ne peut convenir à l'occurrence d'Hypéride (*Ath.* 18), comme le propose le *L.S.J.*, puisque cette occurrence est restituée grâce à une glose d'Harpocraton (251 Dindorf, *s.u.* ποδοστράβη) qui lui donne explicitement un sens cynégétique.

<sup>57</sup> Sur ces termes, auxquels s'associe peut-être καρπόδεσμα (τὰ), qui pourrait constituer une réfection du terme médical καρπόδεσμος (ὀ) « bandage de poignet », voir le commentaire de M. Weissenberger 1996 *ad loc.*

<sup>58</sup> Si la *lectio difficilior* choisie par les derniers éditeurs (A.M. Harmon, Londres - Cambridge (Mass.), 1936 ; M.D. Macleod, Oxford, 1980 ; V. Longo, Turin, 1986) est exacte (voir n. 52).

<sup>59</sup> De façon comparable à ἔξεδρος et ἔντοπος dans le passage du *Philoctète* de Sophocle cité ci-dessus dans l'analyse de l'épigramme milésienne.

comme substantif masculin désignant le « paquet ». L'effet grotesque vient de ce qu'il s'agit seulement d'une équivalence formelle entre forme hypostatique et syntagme, et non sémantique, comme le veut l'usage poétique : le réemploi de termes déjà lexicalisés avec un nouveau sens produit l'impression de mots « détournés » de leur sens, selon l'observation de Lycinos<sup>60</sup>.

Cet emploi de formes hypostatiques à la place d'un syntagme se retrouve dans d'autres passages proches : ainsi au § 9 (διὰ τοῦτο ὑμῖν ἐπιδείπνιος ἀφῆγμαι « voilà pourquoy j'arrive après le dîner »), ou encore au § 11 (νῦν δὲ ἤδη ὑπὸ γήρωσ ἔξαθλος ὢν « maintenant retiré des combats du fait de sa vieillesse »)<sup>61</sup>.

Au sein d'un tel contexte, tout porte donc à croire qu'ἀντίψυχος est employé comme un terme poétique, correspondant à un syntagme ἀντί ψυχῆς « en échange de la vie », à l'image des autres adjectifs formés à partir de syntagmes prépositionnels présents dans les lignes qui précèdent et qui suivent<sup>62</sup>, plutôt qu'un adjectif exprimant une propriété (et définissant ici un type particulier d'« argent », χρήματα)<sup>63</sup>. Cependant, même après une étude approfondie du passage, rien ne permet de décider si le terme ἀντίψυχος que Lexiphane emploie ici de façon poétique constitue un *vieux mot* (qu'il soit technique ou poétique) dont Lexiphane a éventuellement « tordu » le sens, ou s'il est le résultat de la fantaisie de création verbale à laquelle le pédant personnage a donné libre cours.

### *Dion Cassius, 59, 8, 3*

Même s'il s'agit d'un texte nécessairement plus tardif que ceux de *4Maccabées* ou d'Ignace d'Antioche<sup>64</sup>, l'occurrence qui apparaît au livre 59 de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius mérite attention. Au huitième chapitre de ce livre consacré à Caligula, l'historien évoque,

<sup>60</sup> Sur le procédé que M. Weissenberger 1996 nomme « réétymologisation » (*Reetymologisierung*), voir p. 73 (avec la bibliogr.).

<sup>61</sup> Le rapport entre ἐπιδείπνιος et ἔξαθλος et les syntagmes correspondants n'est pas signalé par M. Weissenberger 1996 *ad loc.*

<sup>62</sup> Le rapport entre ἔνδεσμος et ἔμπεδος et les syntagmes correspondants, et le changement de sens que cette correspondance provoque, a bien été vu par V. Longo dans deux notes *ad loc.* de sa traduction (Turin, 1986), suivi par M. Weissenberger 1996 *ad loc.* ; ces auteurs, cependant, ne font pas le lien avec ἀντίψυχος (seul M. Weissenberger, *ad loc.*, commente ἀντίψυχος, mais uniquement pour signaler son apparition chez Dion Cassius et dans les *Scholia uetera in Aristophanis Ranas*, *ad* 330). Pour d'autres néologismes de sens, voir M. Casevitz 1994, p. 84-86 (qui ne cite cependant ni ἔνδεσμος, ni ἔμπεδος, ni ἀντίψυχος).

<sup>63</sup> Il est peut-être possible d'expliquer pourquoi « souhaiter donner de l'argent en échange de sa vie » peut paraître grotesque au lecteur de Lucien : voir notre proposition en conclusion (n. 158).

<sup>64</sup> Voir n. 9 et 20.

parmi les nombreux crimes accumulés par l'empereur au moment de sa maladie, le cas de deux citoyens romains contraints d'exécuter leur promesse de mourir « en échange de sa vie », ἀντίψυχοι, puisque lui-même s'est rétabli :

Πούπλιος δὲ Ἀφράνιος Ποτῖτος δημότης τε ὦν καὶ ὑπὸ μωρᾶς κολακείας οὐ μόνον ἐθελοντῆς ἀλλὰ καὶ ἔνορκος, ἄν γε ὁ Γάιος σωθῆ, τελευτήσειν ὑποσχόμενος, Ἀτάνιός τε τις Σεκοῦνδος ἱππεύς τε ὦν καὶ μονομαχήσειν ἐπαγγειλάμενος· ἀντὶ γὰρ τῶν χρημάτων ἃ ἠλπίζον παρ' αὐτοῦ ὡς καὶ ἀντίψυχοί οἱ ἀποθανεῖν ἐθελήσαντες λήψεσθαι, ἀποδοῦναι τὴν ὑπόσχεσιν ἠναγκάσθησαν, ἵνα μὴ ἐπιορκήσωσι.

« Quant à Publius Afranius Potitus, un plébéien, qui par flagornerie insensée avait promis, non seulement en se portant volontaire mais aussi en prêtant serment, de mourir si Caius se rétablissait, ainsi qu'un certain Atanius Secundus, un chevalier, qui avait annoncé qu'il combattrait comme gladiateur, au lieu de recevoir l'argent qu'ils espéraient de sa part, au motif qu'ils avaient même consenti à mourir en échange de sa vie, ils furent contraints d'accomplir leur promesse afin de ne pas se parjurer »<sup>65</sup>.

De manière remarquable, plusieurs indices laissent penser que la forme hypostatique au nominatif masculin pluriel ἀντίψυχοι employée par Dion Cassius, qui peut certes exprimer la qualité de « substitut »<sup>66</sup>, pourrait aussi être ici simplement employée à la place du syntagme correspondant, comme le suggère notamment sa position syntaxique, en apposition au sujet du verbe ἀποθανεῖν, de façon comparable à μόλε πρόδομος (Eur., *Phén.* 296) ou ὁδύρομενος μεταδόρπιος (*Od.* 4, 194)<sup>67</sup>. En effet, s'il peut paraître à première vue étonnant de trouver un tour poétique ancien dans la prose historiographique du début du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, ce tour, comme on l'a vu, constitue d'abord un archaïsme syntaxique, également attesté chez Thucydide dans des formules comme ἀπέδοσαν ὑποσπόνδους τοὺς νεκροὺς ou πολὺς ἐνέκειτο<sup>68</sup>.

Or sans pouvoir brosser ici une étude complète du style de Dion Cassius, qui reste à faire, on peut rappeler que l'historien est connu pour son imitation de Thucydide, déjà remarquée par Photius<sup>69</sup> et étudiée en

<sup>65</sup> Sur la pratique romaine de la *devotio* en jeu dans ce passage, voir le commentaire de D. Wardle (Bruxelles, 1994) aux chapitres correspondants du *Caligula* de Suétone (*ad* 14.2 et 27.2), qui nuance une affirmation de H.S. Versnel 1980, p. 572, et en dernier lieu Versnel 2005, p. 244-253 (avec la bibliogr.), avec les objections de J.N. Bremmer 2008, p. 204-205.

<sup>66</sup> Soit en tant qu'adjectif, soit en tant qu'adjectif substantivé au masculin (non attesté par ailleurs), l'expression ἀντίψυχοί οἱ ἀποθανεῖν se comprenant alors « mourir pour lui en tant que substitués ».

<sup>67</sup> Cités ci-dessus dans l'analyse de l'épigramme milésienne.

<sup>68</sup> Voir ci-dessus notre remarque en introduction, ainsi que la n. 29.

<sup>69</sup> « Son langage est plein de tours syntaxiques anciens (ἀρχαῖκαὶ συντάξεις) et de mots appropriés au sujet par leur grandeur (λέξεις πρέπουσαι μεγέθει). [...] Dans les

détail par E. Kyhnitzsch par exemple<sup>70</sup>. On retrouve d'ailleurs dans son texte les tours typiquement thucydidiens τοὺς Ῥωμαίους ὑποσπόνδους ἀφῆκαν « ils avaient renvoyé les Romains en vertu d'une capitulation » (62, 23, 27<sup>1</sup>), ou πολὺς ἐνέκειτο « il insistait fort » (8 occurrences), où l'adjectif exprime une circonstance<sup>72</sup>.

Par ailleurs, la présence de mots poétiques dans un texte qui cherche à imiter les classiques<sup>73</sup> n'est pas étonnante, comme l'a montré la belle étude de Fr. Lasserre sur la « prose grecque classicisante », qui relève comme l'une de ses quatre caractéristiques la recherche de « mots composés ou dérivés et [de] poétismes », les poétismes comprenant « aussi bien les tournures directement empruntées à la langue des poètes que les composés de type poétique familiers à la prose hellénistique »<sup>74</sup>.

### *Un terme technique pénal d'Asie Mineure ?*

Quoi qu'il en soit du statut syntaxique précis d'ἀντίψυχοι chez Dion Cassius, l'examen attentif des textes de Lucien et de Dion Cassius rend le parallèle proposé par G.W. Bowersock difficilement acceptable. Pour étayer sa conclusion que « le témoignage de Lucien et d'Ignace sous-entend que le contexte social de cette métaphore (et du mot *antipsuchos*) était un système pénal local dans lequel un prisonnier qui avait de l'argent pouvait en payer un autre pour qu'il prenne sa place »<sup>75</sup>, G.W. Bowersock offre en effets deux arguments où il rapproche les

---

harangues, il excelle et il imite Thucydide (μιμητῆς Θουκυδίδου), à ceci près qu'il recherche davantage la clarté. Au reste, Thucydide est pour ainsi dire en tout point son modèle (ὁ κανὼν) » (Photius, *Bibliothèque*, 71, éd. et trad. R. Henry, Paris, 1959).

<sup>70</sup> E. Kyhnitzsch, *De contionibus, quas Cassius Dio historiae suae intexuit, cum Thucydideis comparatis*, Leipzig, 1894. Voir aussi, parmi d'autres, l'*Introduction* de J. Aubergier à sa traduction des livres 57-59 de Dion (citée n. 20), p. XXI, et en particulier les parallèles précis mis en évidence par G. Lachenaud dans la *Notice* (p. LXVI-LXVIII) à son édition des livres 38-40 de Dion (Paris, 1995) avec des expressions ou tournures de Thucydide, mais aussi d'Hérodote, de Démosthène ou d'Eschine.

<sup>71</sup> Le livre 62 n'est connu que par l'épitomé de Xiliphinos : il s'agit donc de paraphrases, mais « qui répètent souvent *verbatim* des pages entières de Dion », comme le montre la comparaison de cet épitomé avec les passages conservés de Dion : voir l'*Introduction* à l'édition de Dion par E. Cary, vol. 1, Londres - Cambridge (Mass.), 1914, p. XVIII.

<sup>72</sup> Selon nos recherches, la première tournure se rencontre chez d'autres historiens ; la reprise de la seconde est propre à Dion Cassius.

<sup>73</sup> Ce qu'E. Norden 1909 appelle *Freier Archaismus* : voir son analyse du style de Dion Cassius, vol. 1, p. 395-398.

<sup>74</sup> Lasserre 1979, p. 145-146. Ces réflexions nous paraissent éclairer de manière pertinente le style de Dion Cassius, même si cet auteur n'entre pas dans le champ étudié par Fr. Lasserre. On peut aussi rapprocher la remarque de Photius (citée n. 69) sur les « mots appropriés au sujet par leur grandeur (λέξεις πρέπουσαι μεγέθει) » employés par Dion Cassius.

<sup>75</sup> Bowersock 1995, p. 81 = 2002, p. 124.

textes de Lucien et de Dion Cassius : il s'agit de « textes païens dont les auteurs sont d'Asie Mineure » ; « dans les deux cas, il s'agit de payer pour libérer un autre d'une mort imminente »<sup>76</sup>.

La seconde affirmation repose sur une lecture trop rapide des deux textes, où apparaissent bien les termes *χρήματα* d'un côté, et *ἀντίψυχος* de l'autre, mais avec des fonctions très différentes. Chez Lucien, le texte dit seulement que Dinias « souhaitait donner de l'argent en échange de sa vie », sans dire à *qui* il souhaite le donner ; le contexte immédiat laisse penser qu'il s'agit du « magistrat », *στρατηγός*, qui l'a arrêté, et à qui Dinias pourrait donner de l'argent en échange de sa vie sauve ; supposer qu'il souhaiterait donner cet argent « à un autre pour prendre sa place » n'est certes pas impossible, mais ne peut être étayé par aucun élément du texte ; de surcroît, on comprendrait moins l'emploi d'*ἀντίψυχα* pour qualifier *χρήματα*, car *ψυχή* désigne précisément la « vie » que l'on perd ou conserve, et non celle que l'on mène, *βίος* (le prisonnier recevant de l'argent pour prendre la place d'un autre troquant en réalité non sa vie elle-même, mais son mode d'existence)<sup>77</sup>.

Chez Dion Cassius, en revanche, l'argent dont il s'agit ne peut pas être celui que donneraient les deux citoyens en échange de leur vie : c'est au contraire celui qu'ils espéraient obtenir en échange de leur « flagornerie insensée » (*μωρὰ κολακεία*), consistant à proposer de donner leur vie<sup>78</sup>.

Par ailleurs, à la première affirmation, on peut objecter que dans aucun des deux textes on ne trouve trace d'un indice qui laisserait discerner un vocabulaire institutionnel local : le *Lexiphane* est un texte parodique et éminemment littéraire blâmant les excès de l'hyperatticisme, et ne renvoie à aucun contexte précis, si ce n'est peut-être celui d'Athènes (puisque le dialogue de *Lexiphane* évoque le décor du Lycée, *Λύκειον* au § 2) ; tandis que le texte de Dion Cassius renvoie explicitement à une pratique romaine qui consiste à offrir sa vie pour remporter une victoire, ou pour le rétablissement de l'empereur<sup>79</sup>.

<sup>76</sup> Bowersock 1995, p. 80 et 81 = 2002, p. 122 et 123.

<sup>77</sup> On peut par exemple comparer les protestations de Philocléon qui souhaite continuer à conserver son mode de vie, qui consiste à passer son temps à juger : *ἐγὼ γὰρ οὐδ' ἂν ὀρνίθων γάλα / ἀντὶ τοῦ βίου λάβοιμι' ἂν οὐ με νῦν ἀποστερεῖς* « car pour moi je n'échangerais pas même contre du "lait d'oiseau" l'existence dont tu me privas à présent » (Aristophane, *Guêpes*, 508-509).

<sup>78</sup> Même s'il est vrai que l'on peut voir un jeu littéraire dans la reprise d'un terme en *ἀντι-* après la préposition *ἀντί*, accentuant l'aspect pathétique du texte, qui exprime de façon saisissante le retournement des espérances.

<sup>79</sup> Sur la *devotio*, voir n. 65. On peut noter qu'*ἀντίψυχος* ne constitue pas ici le calque d'un terme latin comparable : Suétone, par exemple, emploie le syntagme *se / capita sua*

L'origine des deux écrivains ne semble pas plus un argument probant : Lucien de Samosate est certes un Syrien originaire de la capitale de la Commagène, sur les bords de l'Euphrate, mais il a beaucoup voyagé dans l'Empire romain, enseignant notamment à Antioche ou à Athènes avant de finir sa carrière comme huissier en chef à Alexandrie : sa langue, empreinte de références aux Anciens, est surtout considérée comme témoin de la seconde sophistique. Dion Cassius, pour sa part, est certes né à Nicée, en Bithynie, mais il a effectué une brillante carrière dans l'administration impériale, en grande partie à Rome. Il est bien sûr étrange que la seule autre occurrence d'ἀντίψυχος apparaisse dans une inscription milésienne, également en Asie Mineure, mais aucune conclusion ne peut en être déduite – la distance entre Nicée et Samosate étant d'ailleurs plus importante qu'entre Milet et Athènes.

L'hypothèse de G.W. Bowersock apparaît en réalité influencée par la lecture du bel article de J.W. van Henten, qui a observé que le verbe ἐγκηδεύω figurant dans l'épithaphe fictive des martyrs (4M 17, 9)<sup>80</sup> est, comme κηδεύω, à la fois rare dans les textes littéraires et très fréquent dans les épithaphes païennes d'Asie Mineure, ce qui appuie l'hypothèse d'une origine de *4Maccabées* en Asie Mineure<sup>81</sup> ; cependant, si les arguments de J.W. van Henten sont effectivement probants pour le cas d'ἐγκηδεύω, qui s'appuie sur un grand nombre d'occurrences trouvées dans les textes épigraphiques<sup>82</sup>, le cas d'ἀντίψυχον est tout à fait différent : malgré nos recherches, nous n'avons trouvé que le poème de Milet édité par P. Herrmann<sup>83</sup> ; de surcroît, dans le texte de *4Maccabées*, les occurrences d'ἀντίψυχον ne font pas partie de l'épithaphe, mais respectivement de la prière d'Éléazar et d'une réflexion de l'auteur.

---

*pro salute aegri uouere* « se vouer / vouer sa tête pour le salut du malade » (*Caligula*, 14 ; voir aussi 27).

<sup>80</sup> Ἐνταῦθα γέρων ἱερεὺς καὶ γυνὴ γεραία καὶ ἑπτὰ παῖδες ἐγκεκήδευνται « Ici gisent un vieillard qui était prêtre, une vieille femme et ses sept enfants » (trad. *T.O.B.* 2010).

<sup>81</sup> G.W. Bowersock 1995, p. 79 n. 8 = 2002, p. 120 n. 8 fait référence à J.W. van Henten 1995 (p. 316-317 pour le verbe ἐγκηδεύω), qui expose les résultats de son article de 1994 ; voir aussi le résumé de J.W. van Henten 1997, p. 80-81.

<sup>82</sup> Voir la liste fournie par van Henten 1995, p. 317 n. 58-59, résumant son étude de 1994, p. 54-57 et 67-68.

<sup>83</sup> Outre les dictionnaires et bases de données disponibles, nous avons consulté sans succès tous les *indices* des principaux recueils d'inscriptions, et en particulier ceux des *Tituli Asiae Minoris* (où J.W. van Henten a trouvé plusieurs occurrences d'(ἐγ)κηδεύω) ainsi que ceux des volumes parus des *Inscripfen griechischer Städte aus Kleinasien (IK)*. Un papyrus d'Apollonopolis d'Amont (n° 28 dans R. Rémondon, *Papyrus grecs d'Apollônios Anô*, Le Caire, 1953) présente ce terme, mais il s'agit des archives d'un pagarque datant du VIII<sup>e</sup> s. de notre ère.

### ἀντί ψυχῆς

Enfin, l'objection la plus importante aux hypothèses de G.W. Bowersock concerne son affirmation selon laquelle « cette métaphore de la substitution n'apparaît, en l'état actuel de nos connaissances, qu'aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles de notre ère » : si l'adjectif ἀντίψυχος lui-même n'est pas attesté avant le I<sup>er</sup> siècle, hormis dans l'inscription milésienne, le syntagme correspondant est en revanche bien vivant dans la langue grecque.

La préposition ἀντί est en effet bien attestée depuis l'époque archaïque avec le sens « en échange de, à la place de, au lieu de »<sup>84</sup> : ainsi dans les remerciements adressés par Nestor à Achille pour le vase qu'il vient de lui offrir, σοὶ δὲ θεοὶ τῶνδ' ἀντί χάριν μενοεικέα δοῖεν « que les dieux, en échange de cela, t'accordent leurs douces faveurs » (*Il.* 23, 650), ou lorsque Télémaque fait observer au prétendant Ctésippos sa chance d'avoir manqué Ulysse, καὶ κέ τοι ἀντί γάμοιο πατήρ τάφον ἀμφεπονεῖτο « (sinon) ton père aurait eu à se préoccuper de ton tombeau, au lieu de ta noce » (*Od.* 20, 307)<sup>85</sup>. Comme l'a remarqué F.R. Adrados par exemple<sup>86</sup>, les différentes nuances de sens attachées à ἀντί<sup>87</sup> dépendent en réalité du verbe qui suit. La préposition signifie « équivalent à, en guise de » avec un verbe copulatif : ainsi chez Hérodote, 4, 75, qui remarque que l'exposition aux vapeurs de chanvre « tient lieu de bain » aux Scythes, τοῦτό σφι ἀντί λουτροῦ ἔστι. Avec un verbe signifiant « échanger », « prendre », « donner », « acheter », elle a le sens « en échange de, contre », comme l'illustre l'analyse platonicienne de la pratique marchande :

τὰ μὲν ἀντ' ἀργυρίου ἀλλάξασθαι τοῖς τι δεομένοις ἀποδόσθαι, τοῖς δὲ ἀντὶ αὐτῷ ἀργυρίου διαλλάττειν ὅσοι τι δέονται πρίασθαι.

« faire, contre argent, des échanges avec ceux qui demandent à vendre, et rééchanger, à nouveau contre argent, avec tous ceux qui demandent à acheter » (Plat., *Rép.* 371 d)<sup>88</sup>.

Dans d'autres contextes, enfin, ἀντί signifie « à la place de, au lieu de » : ainsi lorsque Cyrus demande à Crésus qui lui a donc conseillé

<sup>84</sup> Qui est issu du sens premier d'ἀντί « en face de » : voir Schwyzler & Debrunner 1950, p. 443 ; Chantraine 1953, p. 92 § 130.

<sup>85</sup> De même, dans un contexte de meurtres de vengeance, τρεῖς ἐνὸς ἀντὶ πεφάσθαι « trois tués pour un » (*Il.* 13, 447).

<sup>86</sup> Adrados 1992, p. 725.

<sup>87</sup> Voir par ex. Schwyzler & Debrunner 1950, p. 443 ; Cooper 1998, p. 1161 § 68.14.1.

<sup>88</sup> Voir aussi, par ex., Hérodote, 3, 59 : « (les Samiens) reçurent ensuite de la part des Hermioniens, contre argent (ἀντὶ χρημάτων παρέλαβον), l'île d'Hydréa située sur la côte du Péloponnèse ».

d'envahir son pays et de « [se] faire [son] ennemi plutôt que [son] ami », πολέμιον ἀντί φίλου ἔμοι καταστῆναι (Hérodote, 1, 87).

Ces différents sens ont été conservés par la suite, aussi bien dans les papyrus de l'Égypte ptolémaïque<sup>89</sup> que dans la Septante<sup>90</sup> ou le Nouveau Testament<sup>91</sup>, ou plus tard encore<sup>92</sup>.

Il est possible de se demander si ἀντί a pu prendre d'autres sens. En effet, différentes études traitant de la « mort expiatoire » associent ἀντί et ὑπέρ dans l'analyse : J.W. van Henten, par exemple, regroupe dans une même note les occurrences de θνήσκω πρό, ὑπέρ, περί et ἀντί dans l'*Alceste* d'Euripide pour illustrer « l'expression de l'idée de mort par substitution » (*substitute death*)<sup>93</sup>. H.S. Versnel différencie bien l'idée de « mort pour » (« pour défendre, protéger »), qui s'exprime avec la préposition ὑπέρ, ou περί chez Homère ou Tyrtée (et dont il note la fréquence dans les textes grecs), et l'idée de « mort à la place de »<sup>94</sup> ; mais de façon curieuse, il illustre la « mort à la place de » par des syntagmes aussi bien formés à l'aide d'ὑπέρ que d'ἀντί : l'expression θάνον δ' ὑπέρ ἀνέροϋ de l'épigramme de l'*Anthologie Palatine* (7, 691) célébrant une « nouvelle Alceste » (Ἀλκηστις νέη) est glosée für (*an Stelle von ihren Mann gestorben* « morte pour (à la place de) son mari »<sup>95</sup>. À l'inverse, les grammaires du Nouveau Testament enregistrent aussi un sens « en faveur de, au profit de, pour » pour ἀντί, qui est alors présenté comme synonyme d'ὑπέρ<sup>96</sup>.

Cependant, plutôt que de supposer une nouvelle acception d'ἀντί ou d'ὑπέρ, il convient d'observer que ces sens se révèlent dans cer-

<sup>89</sup> Mayser 1934, p. 374-375.

<sup>90</sup> Johannesson 1925, p. 198-200 ; voir aussi Schreiner 1972.

<sup>91</sup> Même si l'emploi d'ἀντί y est plus restreint ; ainsi, par ex., ἀντί ἰχθύος ὄφιν αὐτῷ ἐπιδώσει ; « (quel est le père qui) donnera à son fils, au lieu d'un poisson, un serpent ? » (Lc 11, 11) ; voir Turner 1963, p. 258 ; Blass & Debrunner 1984, p. 166 § 203 ; Bauer & Aland 1988 s.u. ἀντί.

<sup>92</sup> Voir les passages d'Aelius Aristide cités ci-dessous.

<sup>93</sup> Van Henten 1997, p. 158 n. 140.

<sup>94</sup> Versnel 1989, p. 182-185.

<sup>95</sup> Versnel 1989, p. 191. L'auteur identifie en fait le grec ὑπέρ au latin *pro*, et lui attribue les deux sens de la préposition latine (voir Leumann & Szantyr 1972, p. 270 § 151), le sens à donner à ὑπέρ dépendant alors du contexte, comme le suggère la remarque suivante (*ibid.* p. 182) : « sans confirmation plus précise du contexte, on ne peut absolument pas interpréter ὑπέρ/*pro* comme “à la place de” » (voir la remarque analogue dans Versnel 2005, p. 230-231). De la même façon, P. Lampe 2007, dans une analyse des « formulations en ὑπέρ de Paul », distingue deux sens d'ὑπέρ : « à la place de », sens premier et plus restreint, et « en faveur de », sens qui englobe le premier ; cela le conduit cependant à une formulation étrange à laquelle nous ne pouvons souscrire : « L'idée de représentation (mourir à la place de) est aussi véhiculée par 4 Macc 6:29 (ἀντίψυχον), mais sans une formulation en ὑπέρ ».

<sup>96</sup> « class. ὑπέρ » : Turner 1963, p. 258 ; « zugunsten von = für » : Blass & Debrunner 1984, p. 170 § 208 ; de même Bauer & Aland 1988 s.u. ἀντί.

tains contextes précis : faire une action « à la place » d'une personne peut conduire naturellement à la faire « en sa faveur »<sup>97</sup>, de même qu'inversement, faire une action « au nom » d'une personne peut conduire à la faire « à sa place »<sup>98</sup>. Ainsi, ἀντί ne prend pas plus le sens d'ὑπέρ qu'ὑπέρ le sens d'ἀντί : les champs d'emploi de chaque préposition ont tout simplement une intersection commune, et tandis que certains emplois sont spécifiques à ἀντί ou ὑπέρ, d'autres peuvent être pris en charge par chacune des deux prépositions. Pour reprendre le cas de la mort d'Alceste, on sait de façon évidente, du fait du contexte, que celle-ci meurt « à la place » de son époux ; mais cela n'empêche le poète de pouvoir écrire, dans tel ou tel passage, l'expression θνήσκω ὑπέρ, qui met alors l'accent non sur l'idée de substitution, mais sur celle du bénéfice tiré de cette action.

Il n'est évidemment pas exclu de supposer que ces sens d'ἀντί et d'ὑπέρ, bien différenciés à l'époque classique, se sont confondus par la suite, notamment dans le contexte d'un emploi plus restreint d'ἀντί et plus fréquent d'ὑπέρ. Cette raréfaction d'ἀντί<sup>99</sup>, cependant, plaiderait plutôt pour l'inverse : s'il est possible que les emplois « communs » à ἀντί et ὑπέρ aient pu être plutôt pris en charge par ὑπέρ<sup>100</sup>, il faut alors supposer que lorsqu'ἀντί est employé, c'est qu'il présente son sens spécifique « à la place de » qu'ὑπέρ ne peut prendre en charge, et avec lequel ἀντί est encore bien vivant par ailleurs<sup>101</sup>. À ce titre, ce n'est sans doute pas un hasard si les exemples proposés pour illustrer l'emploi d'ἀντί au sens d'ὑπέρ (dont l'expression très commentée λύτρον ἀντί πολλῶν : Mc 10, 45 = Mt 20, 28), sont à la fois peu nombreux et sujets à controverse<sup>102</sup>.

<sup>97</sup> Voir l'exemple classique donné par Schwyzer & Debrunner 1950, p. 443 avec un verbe signifiant « supplier », ἰκετεύω (« supplier à la place » des enfants conduit à supplier « dans leur intérêt »), ainsi que l'explication très claire de F. Büchsel, « ἀντί », *T.D.N.T.*, vol. 1, p. 372, sur la façon dont les sens « on behalf of = ὑπέρ, for, to the account of » (Mt 17, 27) et « for the sake of » dérivent du sens « à la place de ».

<sup>98</sup> Ainsi écrire un document à la place de quelqu'un qui ne sait pas écrire : voir les exemples relevés par Maysen 1934, p. 460-461 pour illustrer l'usage « assez étendu » d'ὑπέρ avec le sens « à la place de ».

<sup>99</sup> Voir n. 91.

<sup>100</sup> Cette question dépasse cependant le cadre de notre propos. Sur ὑπέρ dans la Septante, voir Johannesson 1925, p. 206-218 et 222 ; dans les papyrus de l'Égypte ptolémaïque, voir Maysen 1934, p. 457-460 ; dans le Nouveau Testament, voir H. Riesenfeld, « ὑπέρ », *T.D.N.T.*, vol. 8, p. 507-516.

<sup>101</sup> Voir les n. 89 à 92.

<sup>102</sup> Ainsi cette expression λύτρον ἀντί πολλῶν (citée dans l'introduction à cette étude) est donnée par les ouvrages cités n. 96 comme exemple d'un sens « en faveur de » d'ἀντί, mais « contient », selon F. Büchsel, « ἀντί », *T.D.N.T.*, vol. 1, p. 373, « une idée de représentation ou de substitution », ἀντί signifiant « à la place de ». Ce dernier conteste aussi, sans doute à juste raison, l'exemple de Flav. Jos., *Ant. juives* 14, 107 proposé par Bauer & Aland 1988 *s.u.* ἀντί, tandis que l'occurrence d'Aelius Aristide, *Discours sacré* 5, 24 également

C'est en tout cas bien une substitution qu'exprime depuis l'époque classique le syntagme ἀντί ψυχῆς, que l'on peut traduire « en échange d'une vie » ou « à la place d'une vie » selon le contexte.

Ainsi, dans l'*Alceste* d'Euripide, tragédie très commentée par les chercheurs qui ont travaillé sur les origines de l'idée de mort expiatoire, car elle est souvent considérée comme l'un des exemples païens les plus frappants de « mort à la place d'autrui »<sup>103</sup>, c'est précisément le syntagme ἀντί ψυχῆς qui est employé dans l'éloge que le Chœur décerne à Alceste pour avoir accepté de mourir « à la place de son époux », ce syntagme faisant écho aux paroles d'Admète, τέθνηκεν ἀντ' ἐμοῦ μόνη « elle, seule, est morte à ma place » (v. 434) :

Σὺ γὰρ ᾧ μόνα, ᾧ φίλα γυναικῶν,  
σὺ τὸν αὐτᾶς  
ἔτλας ἔτλας πόσιν ἀντὶ σᾶς ἀμεῖψαι  
ψυχᾶς ἐξ Ἴαίδα.

« Car c'est toi, toi seule, chère entre les femmes, qui osas, oui, échanger ton époux contre ta propre vie, pour le sauver de l'Hadès » (Euripide, *Alceste*, 460-462)<sup>104</sup>.

Il en est de même dans un *Fragment* de l'*Érechthée* d'Euripide, dans les paroles de Praxithée qui consent à sacrifier sa fille pour le salut d'Athènes menacée par l'armée thrace, selon la prédiction de l'oracle de Delphes :

χρηῖσθ', ᾧ πολῖται, τοῖς ἐμοῖς λοχεύμασιν,  
σώζεσθε, νικάτ' ἀντὶ γὰρ ψυχῆς μιᾶς  
οὐκ ἔσθ' ὄπως οὐ τήνδ' ἐγὼ σώσω πόλιν.

*Praxithée* : « Servez-vous, citoyens, du fruit de mes entrailles, soyez sauvés, soyez vainqueurs ! Car au prix d'une vie, il est impossible que je n'obtienne pas le salut de la ville » (Euripide, *Fr.* 360, 50-52 Kannicht = *Érechthée*, 14, 50-52 Jouan - Van Looy, cité par Lycurgue, *Contre Léocrate*, 100, texte et trad. F. Jouan et H. Van Looy, Paris, 2002)<sup>105</sup>.

relevée par ce dictionnaire nous paraît illustrer le sens d'échange (voir ci-dessous) ; de même, les deux exemples donnés par le *L.S.J. s.u.* ἀντί d'un sens « for the sake of » (« pour l'amour de ») pourraient être discutés, en particulier Plat., *Ménex.* 237a, où apparaît le verbe ἠλλάξαντο « ils ont échangé » (cette occurrence est d'ailleurs citée par Kühner & Gerth 1898, vol. 2, p. 454 § 429 parmi les exemples du sens d'« échange »).

<sup>103</sup> Ainsi que l'illustre par exemple le titre évocateur d'une étude de H.S. Versnel publiée en 1989 : « Jezus Soter – Neos Alkestis ? » (*Lampas*, 22) ; voir en dernier lieu les discussions de Versnel 2005, p. 224, 241-242, et 282-284, et Bremmer 2008, p. 203-207, sur l'influence possible d'une part de la tragédie d'Euripide, et d'autre part de la figure d'Alceste telle qu'elle apparaît dans plusieurs épigrammes funéraires du début de notre ère (et dans l'épigramme de l'*Anth. Pal.* évoquée ci-dessus).

<sup>104</sup> Voir aussi les mots d'Alceste, ἀντὶ τῆς ἐμῆς ψυχῆς « au prix de ma vie » (v. 282-283), ou d'Héraclès, ἀντὶ σοῦ γε κατθανεῖν ὑφειμένην « soumise pour mourir à ta place » (v. 524).

<sup>105</sup> On peut faire la même remarque que pour le cas d'Alceste : le fait que l'on trouve dans l'*Érechthée*, à deux reprises, ὑπέρ dans le même contexte, à propos du don d'une vie

Le syntagme ἀντί ψυχῆς apparaît également dans le *Second Alcibiade* attribué à Platon (141 c), où Socrate déclare à Alcibiade, dans une réflexion sur les vœux inconsidérés :

Ἀλλὰ μέντοι ἀντί γε τῆς σῆς ψυχῆς οὐδ' ἂν τὴν πάντων Ἑλλήνων τε καὶ βαρβάρων χώραν τε καὶ τυραννίδα βουλευθείης σοι γενέσθαι.

« Cependant, tu ne voudrais même pas, en échange de ta propre vie, posséder le territoire de l'ensemble des Grecs et des Barbares, et le pouvoir de la tyrannie. »

Ce syntagme est aussi présent chez Denys d'Halicarnasse, qui raconte que lors du procès de Coriolan, les citoyens qui lui devaient la vie « demandaient [sa] seule vie en échange de beaucoup, et s'offraient eux-mêmes à subir à sa place ce qu'ils voudraient » (μίαν τ' ἀντί πολλῶν ψυχῆν αἰτούμενοι καὶ παραδιδόντες ἑαυτοὺς ἀντ' ἐκείνου χρῆσθαι ὅ τι βούλονται : *Antiquités romaines* 7, 62, 2) ; il se retrouve encore plus tard, dans la seconde partie du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, chez Aelius Aristide, qui relate son rêve expliquant la mort de la fille de sa sœur de lait à sa place, par la volonté du dieu Asclépios dont il est lui-même le protégé :

προσενεγέγραπτο δὲ Σωσιμένης καὶ ἕτερα τοιαῦτα σωτηρίαν ἐπαγγελόμενα, καὶ ὅτι ἡ Φιλουμένη ψυχῆν ἀντί ψυχῆς καὶ σῶμα ἀντί σώματος ἀντέδωκε, τὰ αὐτῆς ἀντί τῶν ἐμῶν.

« En outre, *Sosiménès* et d'autres formes analogues avaient été inscrits, qui promettaient le salut – et aussi que Philouménè avait donné à ma place, âme pour âme, corps pour corps, toute sa destinée pour la mienne » (*Discours sacré* 5, 24, trad. A.J. Festugière, Paris, 1986)<sup>106</sup>.

Cette présence bien attestée du syntagme ἀντί ψυχῆς dans la langue grecque, qu'ἀντί signifie « à la place de » ou « en échange de », rendait à tout moment possible la création de l'adjectif correspondant ; le fait qu'ἀντίψυχος soit rare n'est pas dirimant, et même tout à fait prévisible, car il en est souvent ainsi pour les formes hypostatiques, en particulier lorsqu'elles sont poétiques, tandis que l'hypostase en ἀντι- n'a pas été la plus productive : ainsi, pour toute l'époque archaïque et classique, on ne trouve avec ce sens d'ἀντι- que quelques formes eschyléennes isolées, dans les tours ἄγουσά τ' ἀντίφερνον Ἰλίῳ

« pour » la cité (le texte hésitant entre ὑπερ- préverbe et ὑπερ adverbe : voir v. 18 et 35, avec l'apparat critique de F. Jouan et H. Van Looy), n'autorise pas à conclure que le poète emploie indifféremment l'une ou l'autre préposition.

<sup>106</sup> C'est de même la préposition ἀντί qui sert à expliquer la mort du fils de sa sœur de lait (frère de la précédente) : ἀπέθανε καὶ αὐτὸς σχεδὸν ὡς εἶπεν ἀντ' ἐμοῦ « il mourut lui aussi, pour ainsi dire, à ma place » (5, 25). Voir aussi l'emploi d'ἀντίδοσις « échange » à ce même propos (2, 44).

φθοράν « (Hélène) portant à Iliion la ruine en guise de dot » (*Agam.* 406)<sup>107</sup>, ἀντ- / ἥνορος σποδοῦ γεμί- / ζων λέβητας εὐθέτους « (Arès « changeur de corps » ne renvoie que poussière aux parents des guerriers tombés à Troie), emplissant aisément les urnes de cendre en guise d'hommes » (*Agam.* 442-444), μνήμην ποτ' ἀντίμισθον ἠῦρετ' ἐν λιταῖς « (Apis, ayant libéré la terre d'Argos des monstres qui l'infestaient), vit pour son salaire sa mémoire célébrée dans nos prières » (*Suppl.* 270)<sup>108</sup>.

Plus important est le groupe des composés déterminatifs en ἀντι-, dont on trouve déjà des exemples à l'époque classique, et qui s'est surtout développé par la suite. Un composé déterminatif désigne un type de second terme selon la spécificité précisée par le premier terme : ainsi ἀντιστράτηγος « général ennemi » (*Thuc.* 7, 86, 2) désigne le type particulier de « général », στρατηγός, qui est « opposé », ἀντί ; de même, ἀντίλυτρον (τὸ) « rançon donnée en échange (ἀντί) » (*1Tim* 2, 6) est une forme renforcée de λύτρον (τὸ) « rançon »<sup>109</sup>. Cependant, même si ἀντίψυχον et ἀντίλυτρον sont parfois associés dans les textes (*Eus. Cés.* ; *Hésych.*), ἀντίψυχον ne peut être compris comme un substantif déterminatif signifiant « vie donnée en échange (ἀντί) », car du point de vue morphologique le second terme n'est pas constitué du substantif ψυχή, mais du radical ψυχ- suivi d'un suffixe adjectival substantivé<sup>110</sup>.

<sup>107</sup> Cité ci-dessus dans l'analyse de l'épigramme milésienne.

<sup>108</sup> Voir notre ouvrage cité n. 21. Les deux premières occurrences apparaissent dans des parties lyriques ; ἀντήνωρ est un nom propre courant auquel Eschyle a donné de façon exceptionnelle le sens du syntagme correspondant ἀντ' ἀνδρός « à la place d'un homme » ; ἀντίφερνος est hapax et ἀντίμισθος ne réapparaît que dans un texte du VIII<sup>e</sup> s. de notre ère. On ne trouve de forme hypostatique en ἀντι- ni dans les papyrus de l'Égypte ptolémaïque (*Mayser* 1936, p. 199-201), ni dans le Nouveau Testament (*Moulton & Howard* 1929, p. 297 § 114 ; *Blass & Debrunner* 1984, p. 98-99 § 123).

<sup>109</sup> Voir *Risch* 1949 (1981), p. 65-67.

<sup>110</sup> On ne peut pas plus rapprocher ἀντίψυχον des noms de fonction comme ἀντιστράτηγος « *propraetor* » (*Pol.*), ἀνθύπατος « *proconsul* » (*Pol.*), ἀντιταμίης « *proquaestor* » (*Flav. Jos.*), dont l'usage s'est développé après l'époque classique, notamment pour traduire les noms des promagistratures romaines (sur les problèmes particuliers posés par la traduction de ces termes, voir par ex. *Mason* 1974, p. 104-108 ; *Dubuisson* 1985, p. 18-19 pour Polybe ; *Freyburger* 1994 ; *Freyburger-Galland* 1997, p. 157 et 161-162 pour Dion Cassius ; *Famerie* 1998, p. 68-86 pour Appien). En effet, s'ils ont la particularité de pouvoir être analysés aussi bien comme formes hypostatiques « qui est à la place du consul » que comme composés déterminatifs (« consul de remplacement (ἀντί) »), ces termes présentent les caractéristiques morphologiques des composés déterminatifs (le second terme est un substantif).

### Ἀντίψυχος / ἀντίψυχον dans les *4Maccabées* et chez Ignace d'Antioche

ψυχή ἀντὶ ψυχῆς : 4M 6, 29 et 17, 21

De même qu'il n'est pas possible de déterminer si les occurrences d'ἀντίψυχος chez Lucien et Dion Cassius reflètent l'emploi d'un terme présent dans la langue mais dont les textes conservés n'ont pas gardé la trace, hormis dans une inscription milésienne, ou si chaque auteur a recréé le terme de façon indépendante, en correspondance avec le syntagme ἀντὶ ψυχῆς, aucun indice ne permet de rapprocher de façon précise les passages de *4Maccabées* de ces différents textes.

En effet, on trouve en 4M 17, 21 non l'adjectif attesté par ailleurs dans la littérature profane, mais un substantif neutre ἀντίψυχον (τὸ), attribut du sujet au pluriel de γεγονότας, qui fait référence au vieillard, à la mère et aux sept enfants martyrs (ὥσπερ ἀντίψυχον γεγονότας τῆς τοῦ ἔθνους ἁμαρτίας « étant devenus en quelque sorte un substitut pour le péché du peuple »). Pour 4M 6, 29, deux interprétations du tour ἀντίψυχον αὐτῶν λαβὲ τὴν ἐμὴν ψυχὴν, οὐ ἀντίψυχον figure en tant qu'attribut du complément d'objet (exactement dans la même position syntaxique que dans l'épigramme milésienne ou le texte du Pseudo-Bolos), sont possibles : soit il s'agit du même substantif lexicalisé désignant le « substitut » (« prends ma vie en tant que leur substitut »), soit il s'agit de l'accusatif féminin de l'adjectif ἀντίψυχος, ος, ον, qui peut alors se comprendre comme simple équivalent poétique du syntagme ἀντὶ ψυχῆς (« prends ma vie en échange de leur vie »<sup>111</sup>). Dans un contexte littéraire, ces deux interprétations ne s'excluent d'ailleurs pas mutuellement : il est ainsi fort probable que l'auteur de *4Maccabées* ait choisi à dessein une construction ambiguë, employant le substantif tout en faisant entendre le syntagme correspondant. Deux arguments vont dans ce sens.

Tout d'abord, si une étude détaillée de la langue de *4Maccabées* reste encore à faire, on peut toutefois s'accorder sur son caractère très littéraire. Certes, comme le fait justement remarquer U. Breitenstein, il est peut-être exagéré de parler, comme E. Norden, d'un « nombre énorme de mots hautement poétiques »<sup>112</sup> ; mais les statistiques d'U. Breitenstein montrent néanmoins, parmi le « vocabulaire non-biblique de *4Maccabées* », un grand nombre de termes empruntés à la poésie classique, ainsi qu'un grand nombre de termes attestés pour la

<sup>111</sup> Dans ce cas, le génitif αὐτῶν fonctionne comme complément du second terme ψυχὴ d'ἀντίψυχος, comme dans le tour δωμαίων ὑπόστεγοι « sous le toit de la demeure » que nous avons évoqué en introduction : pour d'autres exemples comparables, voir Rousseau 2012.

<sup>112</sup> Norden 1909, vol. 1, p. 420 ; Breitenstein 1976, p. 25 n. 1.

première fois dans *4Maccabées*, et qui doivent nécessairement, au moins pour partie, constituer des néologismes<sup>113</sup>. Notre lecture du texte de *4Maccabées* confirme cette impression : s'il n'y a pas d'autre exemple d'emploi poétique d'une forme hypostatique, comme dans le texte de Lucien<sup>114</sup>, l'auteur de *4Maccabées* connaît visiblement bien les procédés de composition de la langue grecque<sup>115</sup>. Parmi les néologismes qu'il est possible de supposer, on relève plusieurs « composés possessifs » ou *bahuvrīhi* comme ἀσθενόψυχος « à l'âme faible », δειλόψυχος « à l'âme lâche », ἱερόψυχος « à l'âme sainte », ou encore ὁμόψυχος « à l'âme semblable », qui ont pu être formés sur le modèle classique μεγαλόψυχος « magnanime » / μικρόψυχος « à l'âme étriquée »<sup>116</sup> ; par ailleurs, l'auteur de *4Maccabées* semble avoir une prédilection pour les « composés à rection verbale » en -φόρος, comme ὀλεθροφόρος « qui apporte la ruine », ou le dérivé de composé κοσμοφορέω-ῶ « être porteur du monde » ; ce dernier s'inscrit dans un ensemble de dérivés de composés non attestés comme, entre autres, καρτεροψυχία « fait d'avoir l'âme ferme » (en face de class. καρτερία « fermeté, constance »), μαλακοψυχέω-ῶ « avoir l'âme molle », ἀδελφοπρεπῶς « comme il convient à un frère », μιαιοφαγία « fait d'être mangeur de mets impurs » et μιαιοφαγέω-ῶ « être mangeur de mets impurs ».

<sup>113</sup> Pour le détail des chiffres, voir Breitenstein 1976, p. 25-27. Même s'il n'est peut-être pas prudent d'« imputer entièrement au vocabulaire poétique », comme le propose U. Breitenstein p. 27, les formes qui sont attestées en poésie à l'époque classique, mais reprises en prose par la suite (il peut aussi s'agir de « poétismes » propres à la « prose classicisante » : voir l'analyse de Fr. Lasserre évoquée n. 74), on peut sans doute y ajouter une partie de la trentaine d'hapax ainsi que de la trentaine de termes uniquement attestés par la suite à partir du III<sup>e</sup> s.

<sup>114</sup> L'examen de tous les mots du texte commençant par l'une des dix-huit prépositions fait apparaître, outre certaines formes hypostatiques courantes, comme παράδοξος « contraire à l'opinion commune, paradoxal », deux adjectifs en ἐκ- exprimant une transgression (par opposition à ἐν- exprimant la conformité à une valeur morale), selon un modèle qui est poétique à l'époque classique (ainsi ἔκνομος en face d'ἐννομος) ; cependant, ἔκθεσμος est aussi attesté chez Philon d'Alexandrie, tandis qu'ἔκδικος ne présente pas dans 4M le sens « contraire à la justice » que la forme hypostatique connaît dans la tragédie, mais le sens « vengeur », bien attesté chez Philon, dans la Septante ou dans le Nouveau Testament, qui est celui du dérivé inverse du verbe préverbé ἐκδικέω-ῶ « punir, se venger de, faire justice ». Par ailleurs, la seule forme nominale en ἀντι- présente dans le texte est le dérivé de verbe préverbé ἀνταγωνιστής « adversaire » (4M 3, 5), formé sur ἀνταγωνίζομαι « lutter contre ».

<sup>115</sup> Nous reprenons la classification des composés nominaux proposée par Risch 1974, p. 182 § 67 c. Pour l'« abondance des mots composés », voir le relevé de Dupont-Sommer 1939, p. 57-58.

<sup>116</sup> Notons qu'il n'est pas possible de rapprocher directement ces composés d'ἀντίψυχον : en effet, leur second terme n'a pas le sens de « vie », mais celui d'« âme » : voir ci-dessous.

De surcroît, de façon remarquable, ἀντίψυχον, en 4M 6, 29, est précisément attribut du complément d'objet ψυχὴν : de ce fait, il semble renvoyer directement à l'expression ψυχὴ ἀντί ψυχῆς, non seulement bien présente dans la Bible grecque, mais qui lui est même spécifique<sup>117</sup>, dans la mesure où elle n'est pas attestée dans la littérature profane avant le II<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>118</sup>, hormis peut-être dans un fragment d'un historien qui pourrait avoir vécu à l'époque hellénistique, si la citation de Porphyre est bien littérale :

Λέγει δὲ ὁ Ἀσκληπιάδης ἐν τῷ Περὶ Κύπρου καὶ Φοινίκης ταῦτα· Τὸ μὲν γὰρ πρῶτον οὐκ ἐθύετο τοῖς θεοῖς οὐδὲν ἔμψυχον [...] ὑπὸ δὲ τινοῦ καιροῦ πρῶτον ἱερεῖον θῦσαι μυθεύονται, ψυχὴν ἀντί ψυχῆς αἰτουμένους

« Asclépiade dans son livre sur Chypre et la Phénicie rapporte ceci : “Au début on n’offrait en sacrifice aux dieux aucun être animé [...]. Mais à l’occasion d’une circonstance particulière, dit la légende, on sacrifia la première victime aux dieux, leur demandant une vie en échange d’une autre” » (Asclépiade de Chypre, *Fr.* 752 Jacoby, cité par Porphyre, *De l'abstinence*, 4, 15, 2, texte et trad. M. Patillon et A.-Ph. Segonds, Paris, 1995).

Les textes de la Bible grecque présentant l'expression ψυχὴ ἀντί ψυχῆς sont bien connus : dans l'*Exode*, celle-ci exprime l'évaluation de la peine, lorsqu'une femme enceinte perd son enfant suite à des coups :

ἐὰν δὲ ἐξεικονισμένον ἦν, δώσει ψυχὴν ἀντί ψυχῆς, ὀφθαλμὸν ἀντί ὀφθαλμοῦ, ὀδόντα ἀντί ὀδόντος

« mais si (l'enfant) était formé, il donnera vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent... » (Ex 21, 23, trad. A. Le Boulluec et P. Sandevour, Paris, 1989).

Dans le *Lévitique*, il s'agit de la mort d'une bête :

καὶ ὃς ἂν πατάξῃ κτήνος καὶ ἀποθάνῃ, ἀποτεισάτω ψυχὴν ἀντί ψυχῆς.

« Et qui frappera une bête et si celle-ci meurt, qu'il restitue vie pour vie » (Lv 24, 18, trad. P. Harlé et D. Pralon, Paris, 1988).

<sup>117</sup> Même si d'autres expressions comparables sont connues en grec, comme ἀνὴρ ἀντ' ἀνδρός, attesté chez Eschyle (ἀνὴρ τε δυσδάμαρτος ἀντ' ἀνδρὸς πέση « (le jour où) un homme tombera en échange de l'homme à l'union malheureuse » : *Agam.* 1319) ou Thucydide (ἀνὴρ ἀντ' ἀνδρὸς λυθείς « chaque homme étant libéré en échange d'un homme » : 5, 3, 5), ou αἷμα ἀνθ' αἵματος, chez Euripide (Χθὼν δ' ἀντί καρποῦ καρπὸν ἀντί θ' αἵματος / αἷμ' ἦν λάβῃ βρότειον « Si pour le fruit détruit, le sol reçoit un fruit, si pour le sang versé, il recueille un sang mortel » : *Phén.* 937-938, trad L. Méridier, 1950, Paris).

<sup>118</sup> Voir le bel exemple d'Aelius Aristide, cité ci-dessus. Cette expression ne semble pas plus attestée dans les inscriptions ou les papyrus. Chez Philon (*Congr.* 137), elle se trouve dans une citation de l'*Exode* (21, 23), et chez Flavius Josèphe (*Ant. juives* 4, 278) elle fait également directement référence à la loi juive. Par ailleurs, on ne peut rien conclure de sa présence dans le premier livre des *Cyranides* (Σ 9), car la date de rédaction de cette compilation n'est pas assurée (voir l'état de la question dans l'introduction de Halleux & Schamp 1985 à leur édition des *Lapidaires grecs*, p. XXVI-XXVIII).

Dans le *Deutéronome*, elle réapparaît dans l'expression de la même loi dite « du talion » :

οὐ φείσεται ὁ ὀφθαλμός σου ἐπ' αὐτῷ· ψυχὴν ἀντὶ ψυχῆς, ὀφθαλμὸν ἀντὶ ὀφθαλμοῦ, ὀδόντα ἀντὶ ὀδόντος, χεῖρα ἀντὶ χειρός, πόδα ἀντὶ ποδός.

« ton œil ne l'épargnera pas : vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied » (Dt 19, 21, trad. C. Dogniez et M. Harl, Paris, 1992).

Enfin, on trouve trois formulations similaires dans les livres 3 et 4 des *Règles* ; ainsi dans les paroles adressées par un prophète au roi Achab :

ἔσται ἡ ψυχὴ σου ἀντὶ τῆς ψυχῆς αὐτοῦ καὶ ὁ λαός σου ἀντὶ τοῦ λαοῦ αὐτοῦ.

« ta vie répondra pour sa vie, et ton peuple pour son peuple » (3R 21, 39 = 42)<sup>119</sup>.

La comparaison avec ces passages est l'un des éléments qui inciterait à traduire ψυχή et le radical ψυχ- d'ἀντίψυχον, en 4M 6, 29 et 17, 21, par « vie » plutôt qu'« âme »<sup>120</sup>. En effet, le terme ψυχή ainsi que le radical ψυχ- en composition, qui sont fréquents dans 4*Maccabées* (36 occurrences), apparaissent le plus souvent dans l'opposition nettement marquée entre ψυχή « âme » et σῶμα « corps » (par exemple 1, 26-27 ou 1, 28 ; le texte de 1, 20 est discuté), due à l'influence de la pensée grecque qui s'est imposée dans certains textes du judaïsme hellénistique comme la *Sagesse*, mais qui est étrangère à l'hébreu שָׁמַיִם auquel ψυχή sert presque exclusivement de traduction dans la Septante, et notamment dans le syntagme qui nous intéresse<sup>121</sup>. Cependant, comme l'a bien observé A. Dihle, les emplois de ψυχή dans 4*Maccabées* ne reflètent pas une doctrine philosophique précise<sup>122</sup> ; dans la mesure où le sens bien grec de « vie » est attesté

<sup>119</sup> Voir aussi 4R 10, 24. D'autres textes présentent le seul syntagme ἀντὶ τῆς ψυχῆς : ainsi Lv 17, 11 (où le choix d'ἀντί pour traduire le texte hébreu pose question : voir Daly 1978, p. 34-35, et la note *ad loc.* dans la traduction de P. Harlé et D. Pralon, Paris, 1988), et également Δὸς τὸν παῖσαντα τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ καὶ θανατώσομεν αὐτὸν ἀντὶ τῆς ψυχῆς τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ οὗ ἀπέκτεινεν « Livre celui qui a frappé son frère, et nous le mettrons à mort pour prix de la vie de son frère qu'il a tué » (2R 14, 7).

<sup>120</sup> Même si aucune des deux traductions n'est évidemment entièrement satisfaisante ; le sens de « principe vital » se rend d'ailleurs aussi par fr. *âme* dans l'expression *rendre l'âme*.

<sup>121</sup> Voir Hatch & Redpath 1897-1906, *s.u.* ψυχή. Sur la différence entre hébreu שָׁמַיִם et grec ψυχή, qui a donné lieu à une vaste littérature, voir par ex. Dautzenberg 1966, p. 13-48 ; A. Dihle, E. Jacob, E. Lohse, E. Schweizer et K.-W. Tröger, « ψυχή », *T.D.N.T.*, vol. 9, p. 608-660, et en particulier p. 632 sur les emplois de ψυχή dans les livres de la Bible grecque pourvus d'un original hébreu, et p. 633-634 pour le livre de la *Sagesse*.

<sup>122</sup> Selon A. Dihle (cité n. précéd.), p. 634, « 4M reproduit une psychologie philosophique populaire qui ne peut pas être restreinte à une seule école » : à côté de ψυχή au sens habituel de « vie », on trouve la doctrine psychologique des πάθη auxquels le

ailleurs dans *4Maccabées*, précisément dans le contexte de « perdre la vie »<sup>123</sup>, c'est bien à une « vie en échange d'une vie », ψυχὴ ἀντὶ ψυχῆς, que paraît faire référence le tour ἀντίψυχον αὐτῶν λαβὲ τὴν ἐμὴν ψυχὴν de 4M 6, 29.

Le bilan de ces observations rejoint en plusieurs points des conclusions qui ont pu être faites à partir d'analyses d'autres particularités du texte de *4Maccabées*<sup>124</sup>.

L'auteur de ce texte, tout d'abord, démontre une maîtrise de tours littéraires, sinon poétiques, de la langue grecque, qui permettent de mettre en relation une forme hypostatique et le syntagme qui lui correspond, et de jouer de l'ambiguïté d'ἀντίψυχον en 6, 29<sup>125</sup>. À cet égard, on peut prendre au sérieux la présence d'ἀντι-, en regard de l'emploi fin et précis des prépositions qui s'observe ailleurs dans le texte : par exemple, dans les deux passages qui nous intéressent, διὰ souligne l'action propre des martyrs qui permet de se concilier un Dieu « propice, miséricordieux » (ἴλεως), soit avec le sens « à cause de », lorsqu'il est suivi de l'accusatif (δι' αὐτούς « grâce à eux »)<sup>126</sup>, soit avec le sens « par l'entremise de », lorsqu'il est suivi du génitif (διὰ τοῦ αἵματος τῶν εὐσεβῶν ἐκείνων καὶ τοῦ ἰλαστηρίου τοῦ θανάτου αὐτῶν « par l'intermédiaire du sang de ces hommes pieux et

---

λογισμός a affaire aussi bien que la trichotomie platonicienne ; selon les contextes, la ψυχὴ apparaît comme le centre de la conscience et des sentiments, celui des fonctions intellectuelles, ou le véhicule de ce que nous appelons caractère. Voir aussi Breitenstein 1976, p. 187.

<sup>123</sup> Dans l'expression poétique ἀπέρηξεν τὴν ψυχὴν « il brisa son souffle de vie » (4M 9, 25).

<sup>124</sup> Par ex. deSilva 2006, p. XIII : « L'auteur se montre assez "hellénisé". Cependant, il emploie son habileté littéraire et sa connaissance de la rhétorique grecque et de la philosophie éthique pour promouvoir la continuité de l'adhésion au mode de vie particulier pratiqué par les Juifs ». Voir aussi Klauck 1989, p. 666, ou déjà G. Dautzenberg 1966, p. 100, qui observe justement à propos de 6, 29 : « Malgré la stylisation grecque, cette phrase vit de la pensée juive ; si jamais il est permis de remplacer ἀντίψυχον αὐτῶν par ἀντὶ ψυχῶν αὐτῶν, la dépendance envers la loi du talion est encore plus claire : le martyr donne son âme (existence) pour les âmes (existences) de son peuple sujettes à une peine fatale, par une expiation à leur place ("en tant que substitut") ».

<sup>125</sup> La spécificité de la construction avec attribut du complément d'objet (all. *Prädikatsakkusativ* : « donner sa vie *en tant que* »), commune à Is 53, 10, 4M 6, 29 et Mc 10, 45 (= Mt 20, 28), a bien été soulignée par G. Dautzenberg 1966, p. 100-102, qui remarque qu'elle ne se retrouve pas dans les textes rabbiniques qui évoquent le fait de « donner sa vie pour », alors que le verbe hébreu employé en laissait la possibilité. Cependant, en ce qui concerne l'auteur de 4M, on peut rappeler qu'il « s'est exprimé en grec et a pensé en grec » (Dupont-Sommer 1939, p. 57) : c'est donc d'un tour bien connu de la langue grecque qu'il convient de le rapprocher.

<sup>126</sup> À rapprocher de Καὶ δι' αὐτούς εἰρήνευσεν τὸ ἔθνος, καὶ τὴν εὐνομίαν τὴν ἐπὶ τῆς πατρίδος ἀνανεώσαμενοι ἐκπεπόρθηκαν τοὺς πολεμίους « c'est grâce à eux que le peuple vit en paix ; ils ont restauré l'observance de la Loi dans le pays et ils ont repoussé le siège des ennemis » (18, 4, trad. T.O.B. 2010).

du sacrifice expiatoire de leur mort »)<sup>127</sup> ; tandis que le bénéficiaire de cette action est indiqué par la préposition ὑπέρ « pour, en faveur de » (τῆ ἡμετέρα ὑπὲρ αὐτῶν δίκη « le châtement que nous subissons pour eux »)<sup>128</sup>. Ainsi, dans la mesure où la préposition ἀντί n'est pas employée dans ce texte, hormis dans la locution ἀνθ' ὧν (12, 12 ; 18, 3) qui exprime la cause<sup>129</sup>, alors qu'ὑπέρ y est bien représenté, en particulier dans le contexte de « mort pour autrui »<sup>130</sup>, le premier terme d'ἀντίψυχον a toutes chances de présenter le sens spécifique d'ἀντί, « à la place de »<sup>131</sup>, qui est bien attesté dans les deux types de textes dont a pu s'inspirer l'auteur, ceux de la Bible grecque et ceux de la prose classique et hellénistique<sup>132</sup>.

Cette maîtrise littéraire, cependant, est mise à contribution de façon novatrice, et dans un cadre tout à fait différent de celui des textes que l'on pourrait lui assigner comme modèles. Le tour ἀντίψυχον αὐτῶν λαβὴ τὴν ἐμὴν ψυχὴν, tout d'abord, renvoie précisément à une formulation de la Bible grecque<sup>133</sup>, absente de la littérature profane. D'autre part, le substantif neutre ἀντίψυχον (τὸ), que l'on trouve en

<sup>127</sup> À rapprocher de ὅστε καθαρισθῆναι δι' αὐτῶν τὴν πατρίδα « grâce à eux, la patrie a été purifiée » ; δι' ἧς ἰλεως ἡ δικαία καὶ πάτριος ἡμῶν πρόνοια τῷ ἔθνει γενηθεῖσα τι μωρήσειεν τὸν ἀλάστορα τύραννον « c'est par elle [la piété, εὐσέβεια] que la juste providence qui a protégé nos pères deviendra bienveillante à l'égard de notre peuple et punira le tyran maudit » (1, 11 et 9, 24, trad. *T.O.B.* 2010). La distinction classique entre l'emploi de διὰ avec le génitif pour exprimer la médiation et avec l'accusatif pour exprimer la cause (Schwyzer & Debrunner 1950, p. 451-453) est bien conservée à l'époque hellénistique (dans les papyrus : Mayser 1934, respectivement p. 422-423 et 426 ; dans la Septante : Johannesson 1925, p. 239 et 241), comme dans le Nouveau Testament (Blass & Debrunner 1984, p. 179-180 § 222-223 ; Bauer & Aland 1988 *s.u.* διὰ) ; même si l'on trouve des flottements dans les papyrus par exemple (Mayser 1934, p. 368-369), notre lecture de 4M nous laisse penser que l'auteur distingue réellement les deux emplois, comme l'illustrent les exemples des n. 125 et 126.

<sup>128</sup> Une partie de la tradition transmet περί : les « flottements » entre ὑπέρ et περί ne sont pas rares dans la Septante, en particulier dans les expressions comme « combattre » ou « mourir pour » : voir Johannesson 1925, p. 218. Quoi qu'il en soit pour cette occurrence, la plupart des exemples d'ὑπέρ dans 4M présentent son sens classique « en faveur de, dans l'intérêt de, pour » (voir Schwyzer & Debrunner 1950, p. 521) et ne sont pas interchangeables avec ἀντί « à la place de » : ainsi τῶν ὑπὲρ ἀρετῆς ἀποθανόντων « ceux qui sont morts pour la vertu » (1, 8) ; ἡδέως ὑπὲρ τοῦ θεοῦ τὰ τοῦ σώματος μέλη ἀκρωτηριαζόμεθα « c'est avec joie que pour Dieu nous souffrons d'être amputés des membres de notre corps » (10, 20, trad. *T.O.B.* 2010).

<sup>129</sup> Sur cette locution bien attestée en prose hellénistique et dans les papyrus de l'Égypte ptolémaïque, voir Johannesson 1925, p. 200-201 ; Mayser 1934, p. 375.

<sup>130</sup> Voir les exemples cités ci-dessus n. 128.

<sup>131</sup> Voir ci-dessus notre remarque sur le sens de la préposition ἀντί, dans l'analyse du syntagme ἀντί ψυχῆς.

<sup>132</sup> Sur les affinités de vocabulaire entre 4M et ces deux types de textes, voir Breitenstein 1976, p. 13-29, et la conclusion p. 177.

<sup>133</sup> Sur les emprunts de 4M au texte de la Bible grecque, voir par ex. de Silva 2006, p. XXIX-XXX.

4M 17, 21 comme attribut du sujet, n'a pas d'équivalent dans la littérature profane<sup>134</sup> ; et l'appartenance du terme au « vocabulaire sacrificial » ou « cultuel », qui a été souvent soulignée, résulte précisément du contexte d'emploi dans *4Maccabées*<sup>135</sup>, car on n'en trouve d'équivalent ni dans les autres emplois d'ἀντίψυχος<sup>136</sup>, ni dans les emplois du syntagme correspondant, qu'ils soient profanes ou bibliques.

**ἀντίψυχον ὑμῶν ἐγὼ : Ignace d'Antioche, Éph. 21, 1 ; Smyrn. 10, 2 ; Pol. 2, 3 ; 6, 1**

La présence du même terme dans *4Maccabées* et chez Ignace a souvent été soulignée. Cependant, à y regarder de plus près, le contexte au sein duquel apparaissent les quatre occurrences de la forme ἀντίψυχον, dans trois *Lettres* d'Ignace d'Antioche<sup>137</sup>, est fort différent, et tout à fait particulier : de façon presque identique, ἀντίψυχον se retrouve à quatre reprises attribut d'un sujet qui renvoie à Ignace (ἐγὼ « moi », ou τὸ πνεῦμά μου « mon esprit », auxquels sont associés à deux reprises « mes liens », τὰ δεσμά μου), l'évêque se définissant comme « l'ἀντίψυχον » des personnes auxquelles il écrit, ou qui peuvent lui être chères (et dont le nom apparaît comme complément d'ἀντίψυχον au génitif) :

Ἀντίψυχον ὑμῶν ἐγὼ καὶ ὧν ἐπέμψατε εἰς θεοῦ τιμὴν εἰς Σμύρναν, ὄθεν καὶ γράφω ὑμῖν, εὐχαριστῶν τῷ κυρίῳ, ἀγαπῶν Πολύκρπον ὡς καὶ ὑμᾶς.

« Je suis votre rançon, pour vous et pour ceux que, pour l'honneur de Dieu, vous avez envoyés à Smyrne, d'où je vous écris, rendant grâces au Seigneur, et aimant Polycarpe comme je vous aime vous aussi » (*Éph.* 21, 1, trad. P.-Th. Camelot, 4<sup>e</sup> éd., Paris, 1969)<sup>138</sup>.

Ἀντίψυχον ὑμῶν τὸ πνεῦμά μου καὶ τὰ δεσμά μου, ἃ οὐχ ὑπερηφανήσατε οὐδὲ ἐπησχύνθητε.

« Mon esprit est votre rançon, et mes liens que vous n'avez pas méprisés, et dont vous n'avez pas rougi » (*Smyrn.* 10, 2, trad. *ibid.*).

<sup>134</sup> Puisque l'occurrence de l'inscription milésienne peut également être interprétée comme adjectivale.

<sup>135</sup> Sur le vocabulaire cultuel présent dans ces passages, voir nos remarques en introduction à cette étude, ainsi que les n. 5 et 6.

<sup>136</sup> Ainsi que l'observe G. Dautzenberg 1966, p. 104 n. 44 : « nulle part attesté comme terme cultuel ». Le témoignage d'Hésychius, qui associe ἀντίψυχα à ἀντίλυτρον « rançon » par exemple (περίψημα: περικατάμαγμα. ἀντίλυτρα, ἀντίψυχα : Hésych. π 1960 s.u. περίψημα) ne peut servir de preuve, car il est bien postérieur. Pour la même raison, nous ne prenons pas en compte l'occurrence des *Scholia uetera in Aristophanis Ranas*, ad 330.

<sup>137</sup> Sur l'authenticité généralement admise de ces lettres qui font partie de la « recension moyenne » du texte d'Ignace, voir Schoedel 1985, p. 3-7.

<sup>138</sup> « I am devoted to you » (trad. J.B. Lightfoot 1885) ; « I am your expiation » (trad. W.R. Schoedel 1985) ; « Ein Lösegeld bin ich für euch » (trad. H. Paulsen 1985).

Κατὰ πάντα σου ἀντίψυχον ἐγὼ καὶ δεσμά μου, ἃ ἠγάπησας.

« En tout je suis pour toi une rançon, et ces liens que tu as aimés » (*Pol.* 2, 3, trad. *ibid.*).

Τῷ ἐπισκόπῳ προσέχετε, ἵνα καὶ ὁ θεὸς ὑμῖν. Ἀντίψυχον ἐγὼ τῶν ὑποτασσομένων τῷ ἐπισκόπῳ, πρεσβυτέροις, διακόνοις· καὶ μετ' αὐτῶν μοι τὸ μέρος γένοιτο σχεῖν ἐν θεῷ.

« Attachez-vous à l'évêque, pour que Dieu s'attache aussi à vous. J'offre ma vie pour ceux qui se soumettent à l'évêque, aux prêtres, aux diacres ; et puisse-t-il m'arriver d'avoir avec eux part en Dieu » (*Pol.* 6, 1, trad. *ibid.*).

Deux observations se dégagent à la lecture de ces passages. D'une part, on ne peut qu'être sensible à la grande proximité de ces quatre formulations, dont W.R. Schoedel a bien vu le « caractère formulaire »<sup>139</sup> ; par ailleurs, les occurrences ignatiennes, si elles partagent avec l'occurrence de 4M 17, 21 la qualité de substantif neutre ἀντίψυχον (τὸ), puisque trois d'entre elles sont attribut d'un sujet au masculin singulier<sup>140</sup>, sont employées de façon tout à fait dissemblable.

Ces formules apparaissent en effet, de manière fort curieuse, en concurrence avec deux autres formules par lesquelles Ignace exprime son lien avec les destinataires de ses *Lettres*, l'une employant le substantif περίψημα (τὸ), qui signifie au sens propre « raclure, rebut, ordure », mais dont le sens a été très discuté dans ces passages, l'autre employant le verbe ἀγνίζεσθαι « se consacrer »<sup>141</sup> :

Περίψημα ὑμῶν καὶ ἀγνίζομαι <ὑπὲρ> ὑμῶν Ἐφεσίων, ἐκκλησίας τῆς διαβολῆτος τοῖς αἰῶσιν.

« Je suis votre victime expiatoire, et je m'offre en sacrifice pour votre Église, Éphésiens, qui est renommée à travers les siècles » (*Éph.* 8, 1, trad. P.-Th. Camelot, 4<sup>e</sup> éd., Paris, 1969)<sup>142</sup>.

Περίψημα τὸ ἐμὸν πνεῦμα τοῦ σταυροῦ

« Mon esprit est la victime de la croix » (*Éph.* 18, 1, trad. *ibid.*)<sup>143</sup>.

<sup>139</sup> Schoedel 1985 *ad Éph.* 8, 1 et 21, 1.

<sup>140</sup> Le caractère très formulaire de ces passages rend très improbable une analyse d'ἀντίψυχον comme adjectif attribut du substantif neutre πνεῦμα en *Smyrn.* 10, 2.

<sup>141</sup> Le sens premier de l'actif ἀγνίζω est « purifier ».

<sup>142</sup> « I devote myself to you, and I dedicate myself as an offering for the church... » (trad. J.B. Lightfoot 1885) ; « I am your lowly offering and I dedicate myself to you, church... » (trad. W.R. Schoedel 1985) ; « Ein Sühnopfer bin ich für euch und weihe mich für euch Epheser... » (trad. H. Paulsen 1985). Sur la difficulté de construction du verbe avec le génitif, voir W.R. Schoedel 1985 *ad loc.*, qui refuse cependant avec raison la correction ὑπὲρ proposée par Th. Zahn (et adoptée par F.X. Funk, dont P.-Th. Camelot reprend le texte), notamment à cause du parallèle de *Trall.* 13, 3.

<sup>143</sup> « My spirit is made an offscouring for the cross » (trad. Lightfoot).

Ἀγνίζεται ὑμῶν τὸ ἕμὸν πνεῦμα

« Mon esprit se sacrifie pour vous » (*Trall.* 13, 3, trad. *ibid.*)<sup>144</sup>.

S'il semble de toute évidence nécessaire d'analyser de manière conjointe ces différentes formules pour le moins énigmatiques, une telle analyse peut paraître relever de la gageure. En effet, dans la mesure où le sens de *περίψημα* dans ces passages n'est pas plus assuré que celui d'*ἀντίψυχον*, grand est le danger d'un raisonnement circulaire.

En ce qui concerne *περίψημα*, deux principales possibilités s'offrent à l'interprétation, de même que pour un passage de la *Première Épître aux Corinthiens* où *περίψημα* apparaît en association avec *περικάθαρμα* « rebut »<sup>145</sup>, selon que l'on donne au substantif le sens fort de « rançon, réparation » qu'il connaît par exemple dans un passage de la Bible grecque (*Tob* 5, 19), ou le sens figuré qui en est issu, « le plus humble serviteur », selon un usage bien attesté dans l'*Épître de Barnabé* (datant sans doute du II<sup>e</sup> s.) mais aussi dans plusieurs inscriptions<sup>146</sup>. Les commentateurs des *Lettres* d'Ignace penchent plutôt pour la première solution : pour H. Paulsen et W. Bauer par exemple, en *Éph.* 8, 1, la nuance de « victime expiatoire » est suggérée par la proximité de *ἀγνίζομαι*, et « mettrait *περίψημα* du côté d'*ἀντίψυχον* »<sup>147</sup>. D'autres, cependant, considèrent qu'aucun des passages où apparaissent *περίψημα* ou *ἀντίψυχον* ne permet de supposer qu'Ignace s'envisage lui-même réellement comme une victime expiatoire<sup>148</sup>. Dans un texte littéraire comme celui-ci, il n'est bien sûr pas exclu, et même tout à fait probable, qu'Ignace fasse entendre en même temps les deux sens de *περίψημα* ; cette possibilité de deux lectures

<sup>144</sup> « My spirit is offered up for you » (trad. Lightfoot).

<sup>145</sup> ὡς περικαθάρματα τοῦ κόσμου ἐγενήθημεν, πάντων περίψημα, ἕως ἄρτι « Nous sommes jusqu'à présent, pour ainsi dire, les ordures du monde, le déchet de l'univers » (1 Co 4, 13, trad. *T.O.B.* 2010).

<sup>146</sup> Sur *περίψημα*, voir surtout Stählin, « *περίψημα* », *T.D.N.T.*, vol. 6, p. 84-93, mais aussi Spicq 1991 *s.u.*, et Bauer & Aland 1988 *s.u.* Pour les trois inscriptions (Carthage, Syrie, Ostie) citées par le *L.S.J. s.u.* qui présentent *περίψημά σου* « ton/ta très humble serviteur/servante », la date d'attestation n'est pas dirimante : si elles ont pu être influencées par 1 Co 4, 13 (comme certainement Smyrne 570 Petzl : *ἐγὼ περίψημα πάντων* « je suis le plus humble serviteur de tous »), elles confirment dans tous les cas l'usage (répandu ?) de *περίψημα* comme formule polie d'humilité.

<sup>147</sup> Paulsen & Bauer 1985 *ad Éph.* 8, 1. La valeur expiatoire du terme est défendue avec force par K. Bommes 1976, p. 105 n. 202, et p. 222-224 ; voir aussi la conclusion de R. Ziadé 2007, p. 87.

<sup>148</sup> Voir par ex. les différentes remarques de W.R. Schoedel 1985, *ad Éph.* 8, 1 (« il n'est pas clair qu'Ignace considère que sa mort soit à la place d'autrui (*vicarious*) »), *ad Éph.* 21, 1 (« une référence au sacrifice à la place d'autrui semble ici très improbable ») ou *ad Smyrn.* 10, 2 (« un tel langage, comme nous l'avons vu, ne désigne évidemment pas Ignace comme sacrifice à la place d'autrui en faveur des églises »).

est d'ailleurs mise en évidence par l'existence même des interprétations divergentes dont il fait l'objet<sup>149</sup>.

On peut dès lors se demander si l'emploi formulaire d'ἀντίψυχον de façon parallèle à περίψημα, dans les *Lettres* d'Ignace, n'a pas pour conséquence, à l'inverse, de « mettre ἀντίψυχον du côté de περίψημα »<sup>150</sup>. Même si aucun élément du texte ne permet de l'affirmer avec certitude, l'hésitation constante des commentateurs à accorder à ἀντίψυχον, chez Ignace, la même valeur expiatoire que celle qu'il présente dans *4Maccabées*<sup>151</sup> pourrait en être un indice. Il nous paraît ainsi tout à fait possible qu'Ignace, dont le goût pour les termes rares est bien connu<sup>152</sup>, ait choisi, comme variante de περίψημα, et pour faire entendre les deux mêmes sens, un terme rare et littéraire dont il fait entendre le sens originel d'« expiation », tout en l'employant dans une formule conforme à la pratique de l'« abaissement », ἐλάττωσις, dans l'épître antique<sup>153</sup>, ainsi que le suggère également l'insistance d'Ignace sur les liens affectifs qui l'unissent à ceux dont il se considère l'ἀντίψυχον<sup>154</sup>.

Cette explication du choix par Ignace d'un mot rare et littéraire permet d'expliquer l'absence d'ἀντίψυχον dans les textes qui ont été conservés ; elle laisse cependant entière la question du lien entre *4Maccabées* et les *Lettres* d'Ignace, puisque seuls ces deux textes

<sup>149</sup> Les mêmes divergences s'observent dans les commentaires à 1 Co 4, 13 : voir par ex. W. Schrage (Zürich - Braunschweig, 1991), A. Lindemann (Tübingen, 2000) ou A.C. Thiselton (Grand Rapids, 2000) *ad loc.*

<sup>150</sup> Comme semble le suggérer P. Serra Zanetti 1975, p. 972-973, pour lequel la « relative alternance » d'ἀντίψυχον avec περίψημα, qui « fait aussi partie des expressions d'humilité fréquentes chez Ignace », « tend probablement [...] à atténuer la force étymologique d'ἀντίψυχον ».

<sup>151</sup> Voir déjà J.B. Lightfoot 1885, *ad Éph.* 21, 1, pour lequel « l'idée directe d'une mort à la place d'autrui est plus ou moins effacée, et l'idée de dévouement à et d'affection envers autrui est prééminente » ; ainsi que les diverses opinions citées par Bommes 1976, p. 105 n. 202 ; ou encore les hésitations de W.R. Schoedel 1985, *ad Éph.* 8, 1, qui conclut que « l'emploi ignatien de περίψημα et des termes connexes exprime des sentiments de dévotion et de consécration au Christ et à l'Église un peu plus conventionnels [que le sacrifice à la place d'autrui (*vicarious sacrifice*)] », tout en reconnaissant que ce langage « ne reflète pas un simple effacement poli de soi-même » (voir aussi notre n. 148). Voir également Baumeister 1980, p. 286, et le commentaire de l'emploi ignatien d'ἀντίψυχον par J.W. van Henten 1995, p. 312-313 : « la mort (d'Ignace) a un certain effet salvateur, mais le fil des idées diffère clairement de celui de 4M, où les martyrs meurent à la place de, et pour sauver les autres Juifs ».

<sup>152</sup> Voir le jugement d'E. Norden 1909, vol. 2, p. 510-512, encore repris par W.R. Schoedel 1985, p. 7 ; H. Riesenfeld 1961, p. 315 évoque la « prédilection » d'Ignace « pour les paradoxes et les jeux de mots », mais sans donner d'exemple précis. Sur le vocabulaire d'Ignace, voir encore Munier 1993, p. 386-387, avec la bibliogr. n. 49.

<sup>153</sup> Voir Paulsen & Bauer 1985 *ad Éph.* 8, 1.

<sup>154</sup> À comparer avec l'inscription de Carthage (CIL 8.12924), où ἐγώ σου περίψημα τῆς καλῆς ψυχῆς est employé pour exprimer l'affection conjugale.

présentent un *substantif* ἀντίψυχον, et de surcroît pourvu d'une valeur expiatoire<sup>155</sup>.

Quoiqu'il en soit, de toute évidence, l'usage d'Ignace est trop spécifique pour être d'aucun secours pour l'établissement du sens d'ἀντίψυχον. Aucun élément du contexte, si ce n'est la formule parallèle περίψημα ὑμῶν, ne permet de déduire le sens qu'il donne au terme<sup>156</sup> ; et cet usage ignatien n'a connu aucune postérité, puisqu'on ne retrouve nulle part ailleurs, dans la littérature grecque, d'association du pronom ἐγὼ avec ἀντίψυχον<sup>157</sup>.

## Conclusion

Contrairement à ce que l'on peut communément lire, il existe bien au moins une attestation antérieure au quatrième livre des *Maccabées* d'un *adjectif* ἀντίψυχος, dans une inscription milésienne de l'époque hellénistique. Cet adjectif également attesté chez Lucien et Dion Cassius, de caractère visiblement littéraire, et non technique, repose sur un syntagme ἀντὶ ψυχῆς qui n'est certes pas extrêmement fréquent en

<sup>155</sup> Outre la possibilité d'un emploi commun à un texte ou à une tradition orale non attestés, on peut aussi bien envisager qu'Ignace ait repris un terme forgé par l'auteur de 4M à partir du syntagme et/ou de l'adjectif, ou que l'auteur de 4M ait remotivé dans l'expression ἀντίψυχον αὐτῶν λαβὴ τὴν ἐμὴν ψυχὴν un substantif emprunté à Ignace. La dernière solution s'accorderait bien avec les hypothèses les plus récentes qui voient 4M non plus comme une source juive de l'idée de mort à la place d'autrui, mais comme un texte écrit « en réponse aux premiers éloges chrétiens du martyre » (voir J.W. van Henten 2005, p. 143-145, suivi par H.S. Versnel 2005, p. 218 ; cette hypothèse est déjà proposée par J.N. Bremmer 1992, p. 91-92, repris en 2008, p. 212-213). Cependant, elle n'est pas nécessaire, surtout dans le cadre des « multiples interactions entre traditions juives et chrétiennes au sujet du martyre » qui sont désormais reconnues (voir J.W. van Henten 2005, p. 142, qui renvoie à Boyarin 1999). Par ailleurs, comme l'observe finement P. Serra Zanetti 1975, p. 964 n. 3, l'usage très réduit qu'Ignace fait de ψυχῆ (voir notre n. suivante) pourrait suggérer qu'Ignace reprend le terme à une tradition. À l'inverse, les différents emplois de ψυχῆ dans 4M, avec différents sens (comme nous l'avons signalé ci-dessus), pourraient plaider en faveur d'une (re)création d'ἀντίψυχον dans 4M, par jeu littéraire.

<sup>156</sup> Ignace ne fait pas d'usage particulier d'ἀντὶ ou de ψυχῆ : on trouve dans les *Lettres* une occurrence d'ἀντὶ au sens usuel « à la place de » (ἦτις ἀντὶ ἐμοῦ ποιμένι τῷ θεῷ χρῆται « l'Église de Syrie, qui, en ma place, a Dieu pour pasteur » : *Rom.* 9, 1, trad. P.-Th. Camelot, 4<sup>e</sup> éd., Paris, 1969), et deux occurrences de ψυχῆ dans des expressions d'allure biblique, l'une exprimant la première personne (Διὸ μακαρίζει μου ἡ ψυχὴ τὴν εἰς θεὸν αὐτοῦ γνώμην « C'est pourquoi mon âme le félicite de ses sentiments envers Dieu » : *Phil.* 1, 2, trad. *ibid.* ; à comparer avec les emplois cités par E. Schweizer, « ψυχῆ », *T.D.N.T.*, vol. 9), l'autre en association avec σάρξ « chair » (*Phil.* 11, 2).

<sup>157</sup> Il est en revanche possible, comme l'observe P. Serra Zanetti 1975, p. 969 n. 21, qu'une formule comme ἀντίψυχον ὑμῶν ἐγὼ soit à rapprocher de l'expression courante dans le judaïsme contemporain הַיָּמִין כְּפִי הַיָּמִין, que H.L. Strack & P. Billerbeck 1924 et 1926 traduisent « que je sois / je veux être une expiation pour tel ou tel » (voir vol. 2, p. 275 ; vol. 3, p. 261, avec une liste d'exemples, dont le plus ancien est daté de 135 P.C.).

grec, mais toutefois bien présent, même si en grec l'on meurt plus fréquemment « pour » le salut de quelqu'un (ὑπέρ) qu'« à sa place » (ἀντί).

Cependant, que l'auteur de *4Maccabées* ait repris un terme qui existait dans la langue, bien que nous n'en ayons pas d'autre trace que celle de l'inscription milésienne, ou qu'il l'ait recréé à partir du syntagme correspondant, selon un procédé productif en grec, son usage d'ἀντίψυχον se distingue nettement des usages profanes d'ἀντίψυχος : si, en recourant à sa maîtrise de la langue grecque littéraire, l'auteur de *4Maccabées* fait entendre le syntagme ψυχὴ ἀντί ψυχῆς en employant en 6, 29 la forme ἀντίψυχον comme attribut du complément d'objet, dans un tour syntaxique identique à celui que l'on trouve dans l'épigramme milésienne, qui permet une double lecture d'ἀντίψυχον, il donne également au terme une connotation sacrificielle absente de l'adjectif profane.

L'emploi qu'Ignace d'Antioche fait du substantif neutre, enfin, apparaît le plus déroutant ; l'usage formulaire d'ἀντίψυχον en parallèle à celui de περίψημα laisse cependant penser que l'évêque d'Antioche a pu faire le choix d'un mot rare et littéraire, pourvu d'une valeur expiatoire, pour servir de variation à περίψημα – ce qui entraîne vraisemblablement au moins une certaine démotivation du terme, du fait du parallèle avec περίψημα qui sert par ailleurs à exprimer une humble politesse.

Au-delà de ces différences, une unité se dégage toutefois dans l'emploi du syntagme ἀντί ψυχῆς, de l'adjectif ἀντίψυχος et du substantif ἀντίψυχον : il s'agit toujours, dans le contexte, de l'échange de la *vie d'un être humain* contre celle d'un autre<sup>158</sup>. Dans ce cadre, la traduction usuelle de *rançon* (angl. *ransom*, all. *Lösegeld*) prête à confusion, même si fr. *rançon* connaît évidemment le sens figuré de « compensation », car ἀντίψυχον, à l'inverse de λύτρον, ne connaît pas de sens premier d'« argent, prix que l'on exige pour délivrer une personne captive » qui est celui de fr. *rançon*. C'est pourquoi nous proposons le terme de *substitut* (angl. *substitute*, all. *Ersatz*)<sup>159</sup>, certes moins élégant, mais qui a au moins le mérite de conserver à ἀντίψυχον (τὸ) toute sa singularité. C'est peut-être cette singularité d'ἀντίψυχον, du point de vue de son sens comme du point de vue des connotations qui lui sont attachées, qui pourrait expliquer que le terme n'ait

<sup>158</sup> Si l'on exclut le texte du Pseudo-Bolos, très tardif, la seule exception est celle du contexte grotesque du *Lexiphane* de Lucien. Cette observation pourrait expliquer le caractère comique de la scène : si seul un être humain peut être qualifié d'ἀντίψυχος, on perçoit mieux le caractère ridicule de la proposition de Dinias d'offrir des χρήματα ἀντίψυχα.

<sup>159</sup> Le refus le plus clair que nous ayons trouvé de traduire ἀντίψυχον par « rançon » se lit chez D. Hill 1967, p. 75, qui propose « substitut », mais sans justification.

presque pas connu de postérité, hormis quelques occurrences chez des Pères de l'Église du IV<sup>e</sup> siècle<sup>160</sup>.

Nathalie ROUSSEAU

Université Paris Sorbonne – Paris IV  
U.M.R. 8167 « Orient et Méditerranée »  
nathalie.rousseau@paris-sorbonne.fr

## Bibliographie

- F.R. ADRADOS, *Nueva sintaxis del griego antiguo*, Madrid, 1992.
- W. BAUER, K. et B. ALAND, *Griechisch-Deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments*, 6<sup>e</sup> éd., Berlin - New York, 1988.
- TH. BAUMEISTER, *Die Anfänge der Theologie des Martyriums*, Münster, 1980.
- F. BLASS & A. DEBRUNNER, *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*, 16<sup>e</sup> éd. revue par F. REHKOPF, Göttingen, 1984.
- K. BOMMES, *Weizen Gottes. Untersuchungen zur Theologie des Martyriums bei Ignatius von Antiochien*, Köln - Bonn, 1976.
- G.W. BOWERSOCK, *Rome et le martyre*, Paris, 2002 (traduction par P.-E. Dauzat de *Martyrdom and Rome*, Cambridge - New-York, 1995).
- D. BOYARIN, *Dying for God. Martyrdom and the Making of Christianity and Judaism*, Stanford, 1999 (traduit par J.-F. Sené sous le titre *Mourir pour Dieu. L'invention du martyre aux origines du judaïsme et du christianisme*, Paris, 2004).
- U. BREITENSTEIN, *Beobachtungen zu Sprache, Stil und Gedankengut des Vierten Makkabäerbuchs*, Basel - Stuttgart, 1976.
- J.N. BREMMER, « The Atonement in the Interaction of Greeks, Jews, and Christians », dans J.N. BREMMER et F. GARCÍA MARTINEZ (DIR.), *Sacred History and Sacred Texts in Early Judaism. A Symposium in Honour of A.S. van der Woude*, Kampen, 1992, p. 75-93 (repris et modifié dans J.N. BREMMER 2008, p. 196-214).
- J.N. BREMMER, *Greek Religion and Culture, the Bible and the Ancient Near East*, Leiden - Boston, 2008.
- M. CASEVITZ, « La création verbale chez Lucien : le *Lexiphanes*, *Lexiphane* et *Lucien* », dans A. BILLAULT (DIR.), *Lucien de Samosate. Actes du colloque international de Lyon organisé au Centre d'Études Romaines et Gallo-Romaines les 30 septembre – 1<sup>er</sup> octobre 1993*, Lyon, 1994, p. 77-86.
- P. CHANTRAINE, *La Formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933.
- P. CHANTRAINE, *Grammaire homérique. Tome II. Syntaxe*, Paris, 1953.
- G.L. COOPER (after K.W. KRÜGER), *Attic Greek Prose Syntax*, Ann Arbor (Mich.), 1998.
- R.J. DALY, *The Origins of the Christian Doctrine of Sacrifice*, Philadelphia, 1978.

<sup>160</sup> Chez Eusèbe de Césarée, Athanase d'Alexandrie, Jean Chrysostome et Théodoret de Cyr. Il est révélateur, à cet égard, que le terme soit absent des homélies de Grégoire de Nazianze et de Jean Chrysostome spécifiquement consacrées aux martyrs Maccabées (Grég. Naz., *Discours* 15, et Jean Chrys., *Homélies sur les Maccabées* 1 et 2 et *Homélie sur Éléazar et les sept enfants* : sur ces textes, voir Ziadé 2007).

- G. DAUTZENBERG, *Sein Leben bewahren. Ψυχή in den Herrenworten der Evangelien*, München, 1966.
- R. DEMANGEL et A. LAUMONIER, « Inscriptions d'Ionie », *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 46, 1922, p. 307-355.
- D.A. DESILVA, *4 Maccabees. Introduction and Commentary on the Greek Text in Codex Sinaiticus*, Leyde - Boston, 2006.
- M. DUBUISSON, *Le latin de Polybe. Les implications historiques d'un cas de bilinguisme*, Paris, 1985.
- A. DUPONT-SOMMER, *Le Quatrième livre des Machabées. Introduction, traduction et notes*, Paris, 1939.
- É. FAMERIE, *Le latin et le grec d'Appien. Contribution à l'étude du lexique d'un historien grec de Rome*, Genève, 1998.
- P.M. FRASER, *Ptolemaic Alexandria*, 3 vol., Oxford, 1972.
- M.-L. FREYBURGER, « Pro(-) et anti(-), de tout et de son contraire : comment « pour » et « contre » peuvent s'employer l'un pour l'autre ou comment un « proconsul » peut parfois devenir « anti-consul »... », dans B. JACQUINOD (DIR.), *Cas et Prépositions en Grec ancien. Contraintes syntaxiques et interprétations sémantiques*, Saint-Étienne, 1994, p. 121-132.
- M.-L. FREYBURGER-GALLAND, *Aspects du vocabulaire politique et institutionnel de Dion Cassius*, Paris, 1997.
- P. GAILLARD-SEUX, « Un pseudo-Démocrite énigmatique : Bolos de Mendès », dans F. LE BLAY (DIR.), *Transmettre les savoirs dans les mondes hellénistique et romain*, Rennes, 2010, p. 223-244.
- J. GNILKA, « Martyriumspañnese und Sühnetod in synoptischen und jüdischen Traditionen », dans R. SCHNACKENBURG, J. ERNST et J. WANKE (DIR.), *Die Kirche des Anfangs. Für Heinz Schürmann*, Freiburg - Basel - Wien, 1978.
- R.M. GRANT, *The Apostolic Fathers. A Translation and Commentary. Vol. IV. Ignatius of Antioch*, New-York, 1966.
- E. HATCH & H.A. REDPATH, *A Concordance to the Septuagint and the other Greek Versions of the Old Testament (Including the Apocryphal Books)*, Oxford, 1897-1906.
- J.W. VAN HENTEN, « Zum Einfluss jüdischer Martyrien auf die Literatur des frühen Christentums. II. Die Apostolischen Väter », dans W. HAASE (DIR.), *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt, II, 27, 1*, Berlin - New-York, 1993, p. 700-723.
- J.W. VAN HENTEN, « A Jewish Epitaph in a Literary Text : 4 Macc. 17: 8-10 », dans J.W. VAN HENTEN et P.W. VAN DER HORST (DIR.), *Studies in Early Jewish Epigraphy*, Leiden - New-York - Köln, 1994, p. 44-69.
- J.W. VAN HENTEN, « The Martyrs as Heroes of the Christian People. Some Remarks on the Continuity between Jewish and Christian Martyrology, with Pagan Analogies », dans M. LAMBERIGTS et P. VAN DEUN (DIR.), *Martyrium in Multidisciplinary Perspective. Memorial Louis Reekmans*, Leuven, 1995, p. 303-322.
- J.W. VAN HENTEN, *The Maccabean Martyrs as Saviours of the Jewish People. A Study of 2 and 4 Maccabees*, Leiden - New-York - Köln, 1997.
- J.W. VAN HENTEN, « Martyrdom and Persecution Revisited. The Case of 4 Maccabees », dans W. AMELING (DIR.), *Märtyrer und Märtyrerakten*, Wiesbaden - Stuttgart, 2002, p. 59-75.

- J.W. VAN HENTEN, « Jewish Martyrdom and Jesus' Death », dans J. FREY et J. SCHRÖTER (DIR.), *Deutungen des Todes Jesu im Neuen Testament*, Tübingen, 2005, p. 139-168.
- P. HERRMANN, « Grabepigramme von der milesischen Halbinsel », *Hermes*, 86, 1958, p. 117-121.
- P. HERRMANN, *Inschriften von Milet*, vol. 2, Berlin - New York, 1998.
- D. HILL, *Greek Words and Hebrew Meanings. Studies in the Semantics of soteriological terms*, Cambridge, 1967.
- M. JOHANNESHOHN, *Der Gebrauch der Präpositionen in der Septuaginta*, Berlin, 1925.
- H.-J. KLAUCK, *4. Makkabäerbuch*, Gütersloh, 1989.
- R. KÜHNER & B. GERTH, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache. Zweiter Teil : Satzlehre*, 2 vol., 3<sup>e</sup> éd., Hanovre - Leipzig, 1898.
- P. LAMPE, « Human sacrifice and Pauline Christology », dans K. FINSTERBUSCH, A. LANGE et K.F. DIETHARD RÖMHELD (DIR.), *Human sacrifice in Jewish and Christian tradition*, Leiden - Boston, 2007.
- FR. LASSERRE, « Prose grecque classicisante », dans H. FLASHAR (DIR.), *Le classicisme à Rome aux I<sup>ers</sup> siècles avant et après J.-C.*, Genève, 1979, p. 135-173.
- J. LETROUT, « Bolos de Mendès », dans R. GOULET (DIR.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, vol. 2, 1994, Paris, p. 133-134.
- L.S.J. : H.G. LIDDELL, R. SCOTT, H.S. JONES, MCKENZIE et al., *A Greek-English Lexicon*, 9<sup>e</sup> éd., *With a revised Supplement*, Oxford, 1940-1996.
- J.B. LEUMANN & A. SZANTYR, *Lateinische Syntax und Stilistik*, Munich, 1972.
- J.B. LIGHTFOOT, *The Apostolic Fathers. Part II. S. Ignatius. S. Polycarp. Revised Texts with Introductions, Notes, Dissertations, and Translations. Vol. II, Sect. 1*, Londres, 1885.
- H.J. MASON, *Greek Terms for Roman Institutions. A Lexicon and Analysis*, Toronto, 1974.
- E. MAYSER, *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit. II, 2 : Satzlehre*, 2<sup>e</sup> éd., Berlin - Leipzig, 1934.
- E. MAYSER, *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit. I, 3 : Laut- und Wortlehre. Stammbildung*, 2<sup>e</sup> éd., Berlin - Leipzig, 1936.
- R. MERKELBACH & J. STAUBER, *Steinepigramme aus dem Griechischen Osten. Band 1. Die Westküste Kleinasiens von Knidos bis Ilion*, Stuttgart - Leipzig, 1998.
- J.H. MOULTON & W.F. HOWARD, *A Grammar of New Testament Greek. 2, Accidence and Word-formation*, Edinburgh, 1929.
- CH. MUNIER, « Où en est la question d'Ignace d'Antioche ? Bilan d'un siècle de recherches 1870-1988 », dans W. HAASE (DIR.), *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt, II, 27, 1*, Berlin - New-York, 1993, p. 359-484.
- E. NORDEN, *Die antike Kunstprosa. Vom VI. Jahrhundert v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, 2 vol., Leipzig - Berlin, 1909.
- E. ODER, « Beiträge zur Geschichte der Landwirtschaft bei den Griechen. I », *Rheinisches Museum für Philologie*, 45, 1890, p. 58-90.
- A.P. O'HAGAN, « The Martyr in the Fourth Book of Maccabees », *Studii Biblici Franciscani Liber Annuus*, 24, 1974, p. 94-120.
- H. PAULSEN, *Die Briefe des Ignatius von Antiochia und der Brief des Polykarp von Smyrna. Zweite, neubearbeitete Auflage der Auslegung von Walter Bauer*, Tübingen, 1985.

- W. PEEK, *Griechische Vers-Inschriften. Band I. Grab-Epigramme*, Berlin, 1955.
- W. PEEK, « Milesische Versinschriften », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 7, 1971, p. 193-226.
- G. PETZL, *Die Inschriften von Smyrna. Teil I : Grabinschriften, postume Ehrungen, Grabepigramme*, Bonn, 1982.
- O. PERLER, « Das vierte Makkabaeerbuch, Ignatius von Antiochien und die ältesten Martyrerberichte », dans *Rivista di archeologia cristiana*, 25, 1949, p. 1-28.
- H. RIESENFELD, « Reflections on the Style and the Theology of St. Ignatius of Antioch », dans F.L. CROSS (DIR.), *Papers presented to the Third International Conference on Patristic Studies held at Christ Church, Oxford, 1959. Part 2, Biblica, Patres Apostolici, Historica*, Berlin, 1961, p. 312-322.
- E. RISCH, *Wortbildung der homerischen Sprache*, 2<sup>e</sup> éd., Berlin - New-York, 1974.
- E. RISCH, « Griechische Determinativkomposita », *Indogermanische Forschungen* 59 (1949), p. 1-61 et 245-294 (= *Kleine Schriften*, Berlin - New-York, 1981, p. 1-111).
- N. ROUSSEAU, « Une expression poétique de la circonstance : trois adjectifs tragiques », dans *Association Guillaume Budé. La Poétique, Théorie et pratique. Actes du XV<sup>e</sup> Congrès. Orléans – La Source, 25-28 août 2003*, Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 280-291.
- N. ROUSSEAU, « Βεβῆσιν ἄρτι δωμάτων ὑπόστεγοι : « péninsules syntaxiques » chez les poètes tragiques grecs », *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire Anciennes*, 83-2, 2009 [2012], p. 261-276.
- W.R. SCHOEDEL, *A Commentary on the Letters of Ignatius of Antioch*, Philadelphia, 1985.
- W.R. SCHOEDEL, « Polycarp of Smyrna and Ignatius of Antioch », dans W. HAASE (DIR.), *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt, II, 27, 1*, Berlin - New-York, 1993, p. 272-358.
- J. SCHREINER, « Anti in der Septuaginta », dans J. SCHREINER (DIR.), *Wort, Lied und Gottesspruch. Beiträge zur Septuaginta. Festschrift für Joseph Ziegler*, Würzburg, 1972, p. 171-176.
- E. SCHWYZER & A. DEBRUNNER, *Griechische Grammatik. Zweiter Band. Syntax und Syntaktische Stilistik*, Munich, 1950.
- Septuaginta Deutsch* : voir W. KRAUS, M. KARRER et al. 2010
- P. SERRA ZANETTI, « Una Nota ignaziana : ἀντίψυχον », dans M. BELLIS (DIR.), *Forma futuri. Studi in onore del cardinale Michele Pellegrino*, Turin, 1975.
- C. SPICQ, *Lexique théologique du Nouveau Testament. Réédition en un volume des Notes de lexicographie néo-testamentaire*, Fribourg, 1991.
- H.L. STRACK & P. BILLERBECK, *Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrasch*, vol. 2 et 3, München, 1924 et 1926.
- T.D.N.T. : G. KITTEL & G. FRIEDRICH (DIR.), *Theological Dictionary of the New Testament*, traduit et édité par G.W. Bromiley, Grand Rapids, vol. 1, 1964 ; vol. 4, 1967 ; vol. 6, 1968 ; vol. 8, 1972 ; vol. 9, 1974.
- N. TURNER, *A Grammar of New Testament Greek. 3. Syntax*, Édimbourg, 1963.
- H.S. VERSNEL, « Destruction, Devotio and Despair in a Situation of Anomy. The Mourning for Germanicus in Triple Perspective », dans *Perennitas. Studi in onore di Angelo Brelich, Promossi dalla Cattedra di religioni del mondo classico dell'Università degli Studi di Roma*, Rome, 1980, p. 541-618.

- H.S. VERSNEL, « Self-Sacrifice, Compensation and the Anonymous Gods », dans B. GRANGE et O. REVERDIN (DIR.), *Le Sacrifice dans l'Antiquité. Huit exposés suivis de discussions, Vandœuvres-Genève, 25-30 août 1980*, Genève, 1981, p. 135-194.
- H.S. VERSNEL, « Quid Athenis et Hierosolymis ? Bemerkungen über die Herkunft von Aspekten des "effective death" », dans J.W. VAN HENTEN, B.A.G.M. DEHANDSCHUTTER et H.J.W. VAN DER KLAUW (DIR.), *Die Entstehung der jüdischen Martyrologie*, Leyde, 1989, p. 162-196.
- H.S. VERSNEL, « Making Sense of Jesus' Death. The Pagan Contribution », dans J. FREY et J. SCHRÖTER (DIR.), *Deutungen des Todes Jesu im Neuen Testament*, Tübingen, 2005, p. 213-294.
- J.H. WASZINK, « Bolos », dans T. KLAUSER et AL. (DIR.), *Reallexikon für Antike und Christentum. Vol. II*, Stuttgart, 1954, col. 502-508.
- M. WELLMANN, *Die Φυσικά des Bolos Demokritos und der Magier Anaxilaos aus Larissa. Teil I*, Berlin, 1928.
- M. WEISSENBERGER, *Literaturtheorie bei Lukian. Untersuchungen zum Dialog Lexiphanes*, Stuttgart - Leipzig, 1996.
- R. ZIADÉ, *Les martyrs Maccabées : de l'histoire juive au culte chrétien. Les homélies de Grégoire de Nazianze et de Jean Chrysostome*, Leyde, 2007.